

Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3^e Année - N° 62 29138

1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

2 Janvier 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Un Jour de l'An à la Santé



chez les condamnés à mort

(Dramatique reportage d'Henri DANJOU, avec photographies inédites, en pages 3, 4, 5, 11, 12, 13.)



MARCEL PRÉVOST, de l'Académie Française.



PAUL BRINGUIER.



J. KESSEL.



FRANCIS CARCO.



VICTOR FORBIN.



HENRI DUVERNOIS.



HENRI DANJOU.



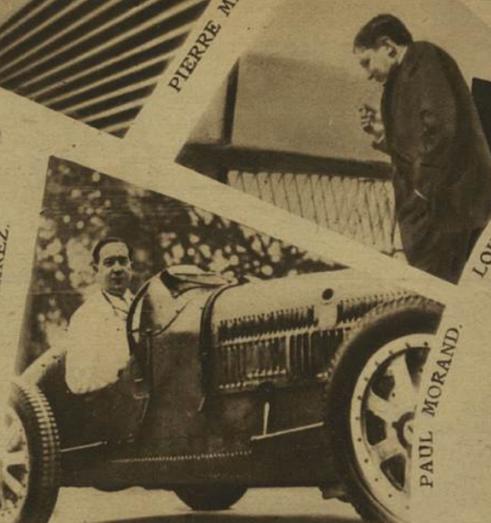
PIERRE MAC-ORLAN.



MARIUS LARIQUE.



GEORGES SUAREZ.



PAUL MORAND.

LOUIS ROUBAUD. ALBERT LONDRE.

1
9
3
0



DÉTECTIVE

vous présente ses

ABONNEMENTS		1 an 6 mois	
France et Colonies.	55.»	28.»	
Étranger Tarif A	72.»	37.»	
Étranger Tarif B	82.»	43.»	

Compte Chèque Postal n° 1296-37

RÉDACTION
ADMINISTRATION
35, Rue Madame
PARIS VI^e
Téléphone LITTRÉ, 32-11

GEORGE KESSEL
Directeur
Rédacteur en Chef

Marcel MONTARRON
Secrétaire général

COLLABORATEURS

(Arrangement par P. Lagarrigue.)

UN JOUR de l'AN

3

DANS le souhait universel qui monte du Jour de l'An, savez-vous qu'il y a des hommes qui forment le seul vœu de vivre ? Ils ont cherché l'aube comme les yeux d'un phare, 1930 ! C'était pour eux la côte lointaine apparue et disparue suivant le jeu mouvant des vagues et des heures...

L'aube est venue et l'espoir !... Ne sont-ils pas moins rudes, maintenant, ô condamnés à mort, les fers qui vous paralysent !... La nouvelle année va durer au moins un jour encore...

Ils ont ouvert les yeux à la lumière et leurs chaînes sont restées à la même place. Ils vivent, les misérables qui, n'ayant pas le respect de la vie humaine, ont mérité la peine du talion. Ainsi, pour la dernière fois peut-être, commencent un réveil lumineux, des êtres humains qui n'appartiennent déjà plus au même monde que nous : Guiffaut, dit "la Griffe", le nervi de Marseille ; Charles Masselin, l'ogre de Haubourdin, Charles Favrot, le satyre de Bourges ; Lisa Karl et Charisse, les tristes amoureux de Rennes ; Truitte et Dufourt, les dépeceurs de Radingham, et Lucien Laigros, le chauffeur assassin...

Sur la route du quartier haut

Une émotion pénible me gagnait, tandis que, contournant les murs de la Santé, je me hâtais pour assister au Jour de l'An de Laigros. A quelques mois de distance, je suivais le chemin qu'il avait suivi, mais sans la pensée de ma fin dernière, et sans remords... Je l'avais vu dans la lumière d'aquarium des assises fixant obstinément la feuille blanche qui tremblait dans la main d'un juge. Il était écarlate, comme si le mot "mort" eût attiré tout son sang à la tête, cette tête qu'on allait lui prendre... Nous étions là, deux cents, qui malgré nous, regardions son cou...

Il avait assassiné, sauvagement, un chauffeur, un homme du peuple comme lui et maintenant, quelles que fussent les tares qui diminuaient sa responsabilité, il allait être châtié... La foule, qui rejetait la sentence, retournait au mouvement de la rue... tandis que pour lui s'ouvrait, symbolique, la porte de la Conciergerie... Il arriva après un long stationnement dans un couloir sombre, à une chambre de sûreté, froide et nue, pavée de dalles. Trois hommes se jetèrent sur lui, trois gardiens, qui le dévêtirent et lui passèrent aux épaules une camisole de force, qui le meurtrit. Il ne pouvait plus remuer ni bras ni jambes. Avaient connu le même mariage avec la gangue des agités : Carré, l'assassin de la zone, si petit que la camisole, trop grande, l'entravait jusqu'aux genoux ; Philippe, un gamin qui avait tué "pour quinze francs" et qui suppliait, pendant qu'on le paralysait, qu'on ne lui fit aucun mal ; Gouinod, assassin de son oncle, qui se débattait, comme un fauve pendant une demi-heure ; Landru, qui, après l'étreinte, murmura : "Est-ce de chez Paquin ?" et tant d'autres depuis. Meceles Charrier, le bandit du train ; Dervaux, le dépeceur, le Polonais Wladeck et le noir Lafortune... Lucien Laigros ne résista pas. On le porta sur un lit de sangle. Eût-il pleuré qu'il n'aurait pas pu sécher ses larmes... Il ne pleura pas, se contentant de rouler des yeux de bête traquée. Il passa ainsi sa première nuit...

La porte de fer que je franchissais, à l'entrée de la prison, il l'avait franchie trois mois auparavant. Je traversai la cour d'honneur, tapissée de lierre, la porte du greffe. Vit-il, comme je le vis, l'escabeau noir, qui reste là en permanence, où parfois s'assied un gardien fatigué et où M. de Paris maintient les condamnés à mort, pendant qu'il fait leur toilette dernière ? A côté est le registre rouge du bourreau, le grand livre où Deibler signe la prise de possession du maudit, quand l'homme n'appartient plus qu'à la guillotine... Il y avait, à cet endroit autrefois, une planche clouée où le mourant posait les pieds. Chaque clou (il y en avait cent !) représentait une tête tranchée. Cette barbare pièce de musée a disparu...

Vit-il la chapelle où brillent des croix de cuivre et où se dit surtout l'oraison des morts ? On imagine difficilement le chemin sinistre que suivent, soutenus, presque portés par deux gardiens, ceux qui sont promis au bourreau. Leur cité imprenable est au cœur de la Santé : pour y parvenir, il est nécessaire de gravir trois étages, de franchir des pont-levis, de suivre d'interminables chemins de ronde. Voici la cinquième division, qui appartient déjà à la grande surveillance. Voici enfin la septième, le quartier des morts-vivants...

J'arrivai jusque-là. Je ne dirai pas comment ? C'est mon secret. Je vis les quatre cellules maudites : les 3, 5, 7, 9. Elles ne diffèrent qu'en peu de chose, des autres cellules de la haute surveillance. De lourds verrous, des serrures, qui n'ont de réplique que dans les prisons, en immobilisent les portes. Par le judas entr'ouvert, on aperçoit un lit de fer, scellé au mur, une petite table également scellée et une chaise, dont l'un des pieds est rivé au parquet par une chaîne épaisse. Ce sont les seuls meubles des morts-vivants, qui ne doivent avoir à portée de leur main aucun objet, même pas une brosse à dents. Dans un creux de la muraille, brille, aplati, un robinet de cuivre, conçu de telle façon qu'on n'y puisse accrocher une corde pour se pendre...

A quelques mètres d'Almazan et de Philipponnet, l'assassin de M. Bayle, Lucien Laigros, dormait. Son cou énorme saillait de sa chemise de toile rude. Son gros visage rougeaud, sous l'emprise du sommeil, donnait une impression de brutalité, mais aussi de tranquillité extrême.

La voilée

Il dormait depuis peu de temps. L'angoisse qui tombe avec la nuit dans la cellule des condamnés, lui avait longtemps tenu les yeux ouverts. Vers six heures, le soir de la Saint-Sylvestre, quand de nouveaux gardiens prirent le service au quartier, il les avait questionnés sur les bruits de la ville.

— Il y a déjà soixante-huit jours que je suis là. N'est-ce pas au bout de soixante jours ?

Le geôlier l'avait raisonné :

— Je te parle trois barriques que tu n'y passeras pas. C'est l'avis de tout le monde. Il y en a pas de plus gentil que toi ici.

Tu le sais bien. Et puis tu as fait la guerre. Tu as une blessure à la tête... Ton copain du front qui est huissier aux assises a écrit en ta faveur. Ce serait une infamie que de te faire mourir... Dans le cerveau vide du condamné l'espoir avait accédé.

— Et puis, ça servirait à quoi de me couper la tête !

Il avait les fers, pas encore les menottes. Ses jambes étaient encadrées dans deux épaisses mâchoires d'acier, réunies l'une à l'autre par une courte chaîne de fer, à gros maillons, qui lui faisait faire des pas de "demoiselle". Quand il avait été las de tourner en rond, autour des murs ripolinés, il était venu s'accouder au guichet. Il avait fumé — car de tous les prisonniers, les condamnés à mort ont seuls le droit de fumer. — Le gardien accouru comme lui, mais de l'autre côté de la porte, respirait son haleine. Lucien Laigros s'était attardé à suivre le jeu du deuxième gardien qui débattait son repas de la nuit.

— Ça sent bon ce que vous mangez !

Le sommeil ne lui était venu que peu après le commencement de l'année nouvelle, avant de s'endormir, il avait eu encore la hantise du châtimement.

— Vous êtes sûrs que ce ne sera pas pour cette nuit. Le Jour de l'An va me porter bonheur !...

Pour dormir on lui avait laissé ses fers, on lui avait passé les menottes. On enchaîne ainsi les condamnés à mort depuis que quelques-uns d'entre eux, pour se soustraire au garrot d'acier, ont essayé de s'en confectionner un avec leurs draps. Ses gardiens l'avaient couché puis lui avaient découvert la tête afin de pouvoir mieux le surveiller. Il s'était retourné contre le mur pour éviter la lumière qui brûle en permanence la nuit dans les cellules de la haute surveillance, et s'endormit pesamment. Bientôt il ronflait. Constatant, le regard d'un des deux hommes commis à sa garde pesait sur lui. Pas une minute il n'y avait échappé. Plusieurs fois il s'était éveillé et avait demandé à boire.

Il maugréait :

— Ah ! je ne sais pas ce qu'il y a. J'ai des démangeaisons partout !

Il demandait l'heure :

— Nous sommes bien le premier janvier ? Déjà 68 jours ! Enfin si ça pouvait bien tourner...

L'aube coula argentée par la vitre du vasistas. Il la salua.

— Tiens, voilà le jour ! Je ne serai pas guillotiné aujourd'hui.

Il se rendormit. A sept heures, heure du réveil réglementaire, un gardien donna de sa clef dans la porte. Laigros sursauta, ouvrit les yeux. C'est un grand et solide garçon, splendide, de toute la force de ses trente-deux ans. Il sourit. Un jour nouveau commençait vraiment...

— Debout, cria le gardien.

On lui enleva les menottes.

Le Jour de l'An de Laigros

Il se mit à rêver tout haut d'une femme. Il buvait au souvenir de l'amour — et de quelles amours — comme à une source rafraîchissante.

— Figurez-vous qu'un jour !...

Sa journée du premier de l'an continua par une toilette minutieuse. Une armoire dans laquelle sont disposés les objets de propriété des condamnés à mort se trouve en dehors de leur cellule, dans le couloir de la détention. On lui passa sa serviette, sa brosse à dents. Le gardien qui l'aidait était en grand uniforme comme pour une revue : passepoil vert, avec deux étoiles sur le col, képi à visière, étoilé et, sur les boutons de nickel de sa vareuse, on lisait "Administration pénitentiaire".

Laigros recommença dès lors à vivre comme s'il ne devait pas mourir. Des montagnes de papier argenté s'étagèrent sur sa table ; les matières premières indispensables à son nouveau métier, la confection — ô ironie — d'accessoires de cotillon pour les établissements de plaisir. Il disposa en ordre, sur son lit, celles qu'il comptait utiliser. Il ouvrit un livre : *Le Collier de la Reine*. Un appel du guichet troubla sa lecture ; on lui apportait un bol de soupe. Il demanda du papier, un crayon et écrivit gauchement à son avocat, l'excellent M^r Jacques Mourier, qu'il avait vu la veille et à qui il recommandait le soin de sa grâce, puis il écrivit à ses sœurs...

Premier jour de l'année nouvelle ? Il n'y a pas de nouvelle année pour les condamnés à mort. Il y a seulement des jours qui s'écoulent, hésitants, comme l'eau d'un vase qu'on vide.

A 9 heures et demie commença la promenade, comme tous les jours. On lui enchaîna les bras. Trois hommes l'escortaient, prévenant sa révolte. Il souriait, tout à la joie d'exister encore...

Le préau des condamnés à mort ne peut se comparer qu'à la fosse aux ours du jardin des Plantes. C'est une sorte de cuve, que domine un promontoire d'où des gardiens surveillent la marche entravée du maudit. Un de ses géoliers le tenait en laisse. C'est horripant une promenade de condamné à mort. La bête enchaînée va devant elle, presque sans réflexes. Il se borne à réclamer une cigarette, quand il a fini de fumer et qu'il veut fumer encore. Parfois un nuage qui passe et disparaît éveille en lui le désir de fuir aussi.

— Croyez-vous, chef, que je ne pourrai pas m'évader ?

— Tu voudrais escalader des murs de dix-sept mètres ?

— Il me semble que je le pourrais.

L'idée de la femme, qui constitue leur grande hantise, leur est apportée par le moindre bruit de l'extérieur. Le ronronnement d'un taxi ayant franchi les murailles, Laigros murmura :

— N'est-ce pas un taxi ? Il me semble qu'il transporte trois femmes et que ces femmes rient !...

Pareilles pensées peuvent surprendre de la part de cette brute, si on ne songe pas qu'il côtoie depuis de longues années une demi-conscience. D'autres pensées, qu'il exprimait, surprenaient bien plus encore. Elles s'attachaient à des riens, au bruit d'une cloche, par exemple, que chaque matin, dans un couvent du boulevard Arago, situé en face de la prison, une religieuse anime. Laigros, le croira-t-on, l'homme qui avait attendu un chauffeur, au coin d'une rue obscure, pour le tuer, qui l'avait blessé et qui le lendemain en avait assassiné sauvagement un autre, essaya d'imaginer un ins-

CHEZ LES CONDAMNÉS À MORT

Après trois étages, et d'interminables chemins de ronde, j'arrivais à la septième division, le quartier des morts-vivants ; comment ? c'est mon secret. Je vis les quatre cellules maudites : les 3, 5, 7, 9.

CHEZ LES COND



La rotonde centrale d'où les gardiens contrôlent tous les passages.

tant quels pouvaient être le visage et la beauté de cette femme. Il en faisait un être sublime, divinisé, aux yeux très noirs, aux mains très blanches...

Son gardien l'écoutait, sans l'interrompre, lui répondant à peine. On s'attache tout particulièrement à donner aux condamnés à mort les plus doux des gardiens, afin que nulle brutalité inutile ne vienne entacher la nécessité d'une exécution qui n'est pas une vengeance, mais seulement la manifestation de la justice...

Tandis que continuait la ronde monotone du condamné, deux détenus, deux voleurs, prirent possession de sa cellule, sous le commandement d'un gardien. Le parquet fut lavé, les meubles déplacés. Quand ces hommes eurent terminé leur besogne, d'autres gardiens fouillèrent cette cage de fond en comble, car il arrive que, sur la seule promesse d'un paquet de cigarettes, des détenus essaient de dissimuler dans la retraite du condamné à mort une corde, des débris de zinc ou de verre, qui lui permettraient d'attenter à une vie dont on estime la sauvegarde précieuse. On fouilla de même les vêtements de Laigros, les papiers accumulés sur sa table. Quand il réintégra sa cellule, à dix heures son déjeuner était servi dans une assiette de fer où était posée une cuiller en bois, un de ces déjeuners copieux qui font dire au noir Lafortune, quand il revint de la cour d'assises :

— Est-ce donc parce que je suis contraint de quitter la terre qu'on me nourrit mieux que d'habitude !

Festin de jour de l'An. Laigros dévora soupe, bœuf bouilli, pois cassés, pain blanc, fromage, but un quart de vin blanc, puis recommença à fumer, se mit au travail. Il s'appliquait avec acharnement à de fragiles constructions, des bonnets comme les révoltés en ont coiffé pendant la nuit de Noël. Il est défendu de chanter dans la cité maudite ; il fredonnait un refrain, une « goulante » de rue, entre ses dents, tandis que de ses grosses mains il assemblait les banderoles colorées. Parfois, devant la présence du gardien derrière le guichet, il murmurait :

Qui sait si M^e Mourier ne m'apportera pas demain ma grâce. Un chic type, mon avocat, qui ne craint pas de me venir voir. Je ne veux pourtant pas grand'chose !

On lui tendit une lettre : un peu d'espoir. « Nous avons écrit pour toi. La commission des grâces va statuer. Il faut avoir confiance. C'était d'un de ses parents. »

— Gardien ! Ils vont peut-être la signer, ma grâce ! L'après-midi se passa en sieste, travail et lecture. La nuit arriva trop vite.

La nuit ! Le visage du condamné changea à l'heure où l'ombre tombe des vitres dépolies. Laigros arrêta sa besogne et vint s'accouder au guichet. Cinq heures : il était déjà cinq heures ! Un jour de plus avait coulé plus qu'à moitié. Il questionna :

— C'est bien aujourd'hui le 1^{er} janvier ?

L'angoisse montait visiblement en lui, comme si, sous la cascade des heures, l'incertain espoir auquel il s'était accroché reprenait la route des épaves. Les gardiens furent remplacés par d'autres gardiens. On lui servit à sept heures un nouveau repas ; il l'engloutit rageusement comme s'il eût voulu se contraindre à n'être plus qu'une bête sans pensée. Il craignait un nouveau cauchemar où la guillotine fût dressée. Jusqu'à dix heures il s'obstina à contempler, dans ses mains, une photographie, celle de sa nièce, qui reste en permanence sur sa table. A minuit, on lui remit les menottes et on le coucha...

Tel fut, convulsé par l'appréhension d'un réveil terrible, le jour de l'An du condamné à mort Lucien Laigros. Si j'ai eu cette horrible vision, je la dois à Maurice Aubenas, mon collaborateur et mon ami. Maurice Aubenas — un écrivain dont on parlera — a eu le triste et tragique privilège de passer sept années de sa vie dans l'enfer des condamnés à mort. Comme nous revenions tous les deux par le boulevard Arago, après une station à la « Bonne Santé », je lui parlai, évoquant cette journée sinistre, de tous les souvenirs qui avaient dû lui revenir à la mémoire.

— J'en ai tant ! murmura-t-il mélancoliquement. Dans la nuit lourde passèrent tout à coup devant moi des visages. Ils se dressaient dans le décor d'une fin atroce. J'écoutai. Je me suis borné à transcrire le récit de mon ami. Le voici dans sa forme originelle.

Les poètes assassins

L'année d'un condamné à mort ne compte jamais cinquante-deux semaines ; quelquefois elle en a quatre ou cinq ; quelquefois vingt. J'en ai vu commencer qui ne paraissaient jamais devoir finir. Si les premières journées de cette veillée mortuaire sont terribles, ce ne sont pas les plus cruelles...

redoute. Il lui arrive, pour y échapper, de s'accrocher dans un coin de sa cellule, la tête enfouie dans ses bras repliés. Il rêve...

Fuir, s'évanouir, se dissoudre dans le néant : tel est son désir. N'être plus rien, ne plus pouvoir être happé par la mort... Ah ! cette « mort muette et sanglante », comme elle l'épouvante, comme à chaque instant elle le couvre de son ombre terrifiante...

Voudrait-il se donner la mort qu'il ne le peut. On ne le laisse point donner de la tête contre les murs. On lui interdit de mourir de faim. Une lente transformation s'opère encore : une porte miraculeusement s'ouvre. La lumière entre à flots. Il y a, dans chaque condamné à mort un vagabond des étoiles. Un dédoublement mystérieux se fait. Les murailles s'évanouissent : l'homme s'évade. Il respire. Il vit...

Le condamné demande à son gardien de quoi écrire : du papier, un crayon. L'homme inculte ne sait tracer sur la feuille blanche que des signes énigmatiques, des mots sans suite qui n'ont de signification que pour lui-même. Qu'importe. Il n'est plus en prison. Il voyage dans le rêve. Il se découvre une âme obscure, dont il n'avait jamais soupçonné le lyrisme impérieux. L'assassin, l'homme promis à la « veuve », devient poète.

Ce besoin d'écrire est si violent chez les condamnés à mort que même les illettrés l'éprouvent. Ainsi naquirent les poèmes du chauffeur assassin Wlaskos.

L'autel est morne et nu, cependant c'est dimanche, Le missel reste clos sur ses onglets de soie, Les prophètes s'effritent dans leur cadre de bois, Un flot de soleil blond s'appuie aux cires blanches, Sur le tapis usé qui coule sur les dalles, Dans sa robe de bronze, la clochette s'endort, Et rêveuse, essulée, dans ce triste décor, Songe à la soix-brûlée du milliard aux mains pâles.

Ma plume n'écrit plus sur le coin du pupitre, Je suis là, hésitant, pour connaître en mon cœur, Si c'est l'orage, ou bien, et cela me fait peur, Vos larmes de reproche qui coulent sur ma vitre...

Ainsi naquirent les poèmes de Mecislas Charrier, le bandit du train 5, dont le père était Mecislas Gölberg, philosophe anarchiste et grand théoricien du cynisme et dont l'enfance traîna au Vachette...

C'est minuit, ma cellule est toute pleine d'ombre, Je n'entends pour tout bruit que mon souffle affaibli, Ma pensée est au loin et mon cœur est très sombre, Le sommeil qui me fuit me refuse l'oubli, Que le temps est donc lent, que lentes sont les heures, Mais quel est l'avenir où je cours me jeter, Je dois me retenir au lieu de me hâter Car la justice vient, sur moi l'orage gronde, Que le temps est donc lent, que lentes sont les heures.

Que de poèmes sans autre lyrisme sont nés dans la cité des condamnés à mort !...

L'expiation de Gounod

J'ai connu Gounod en 1921. Il avait assassiné son oncle, concierge dans le quartier des Invalides. Il enferma le cadavre dans une malle en osier trouvée dans la soupente de la loge, et essaya de l'expédier aux bagages à la gare de Lyon. Le mobile de son crime était assez bas : Gounod en voulait au bas de laine de son oncle...

C'était un fort garçon aux muscles solides. Vingt-cinq ans. Il avait un visage vulgaire. Une brute. A la Conciergerie, où pendant une demi-heure il s'opposa à ce qu'on lui mit la camisole de force, il se rua sur les gardiens, bien qu'enchaîné, et les fit saigner au visage. Il se roula par terre, plaquant ses épaules sur les dalles, comme s'il avait pu les défoncer, y creuser un trou, pour y disparaître, entraînant la vieille prison avec lui. Il cherchait une mort brutale, dans une lutte désespérée. Dans la cellule 5, où il prit place, comme Laigros, il trouvait un plaisir sadique à donner mille détails sur son crime, sur les efforts qu'il lui avait été nécessaire de faire pour plier en deux sa victime, dans le cercueil en osier. Oh ! les horribles confidences d'assassin !

— Y avait pas moyen d'y faire entrer sa tête ! Je lui flanquai des coups de talon sur les oreilles : rien à faire. Son buste se détendait comme un ressort. J'ai pensé à lui couper les jambes avec une hache. Je m'y serais résolu si je n'étais pas arrivé à refermer le couvercle de la malle...

Ce crime lui avait rapporté quelques billets de cent francs qu'il alla boire dans un bouge de la Bastille. La fille près de laquelle il s'était réfugié se nommait Loulou-la-Brune.

— Une bath fille, avec de grands yeux et des cheveux noirs !

C'étaient les seuls propos qu'il fut possible de tirer de cet homme qui, comme tous les condamnés, avait cependant l'angoisse de sa fin dernière.

Je le verrai longtemps, comme il fut pendant la dernière nuit. Ses gardiens ignoraient qu'il allait être exécuté. Le brigadier de garde, en faisant sa ronde de nuit, le leur apprit à voix basse, presque à l'oreille. Il était alors minuit. Gounod était encore éveillé. Le visage tendu dans le cadre du guichet, essaya de pénétrer le sens du colloque des trois hommes. Il intervint, à haute voix :

— Quoi ? quoi ? Dites donc, chef ! C'est-y possible que ce vous racontez là ? dit-il. Alors c'est bien sûr le « truc » ?

Un des gardiens eut pitié. Il s'emporta :

— Qu'est-ce que tu veux dire ! C'est une maladie. Tu crois toujours qu'on ne pense qu'à toi sur la terre !

Il vint s'accouder au guichet. Le visage de Gounod et le sien se touchaient presque et de l'autre côté du trou une main tremblait légèrement... L'homme reprit :

— Je crois au contraire que c'est bon. Il paraît que le président a signé ta grâce. Je ne sais rien. Ton avocat te dira ça, mais moi, à ta place, je dormirais tranquille...

Gounod demanda mille détails sur la grâce. Le gardien l'invita à se reposer et ferma le guichet. Le condamné se tint tranquille un moment, puis il insista. Il tambourinait à la porte. Il questionnait :

— C'est pas des blagues ? Mais alors, comment que je la connaîtrai, ma grâce ?

— On te dira ça... Couche-toi, va, ça vaut mieux ! Gounod obéit à bonne grâce.



Sans arrêt, à travers le « regard » du guichet, un gardien surveille le condamné à mort.

J'ai remarqué que trois périodes divisent très distinctement la vie d'un condamné à mort. Que l'on ait affaire à une brute, à un inconscient ou à un être intelligent, ce qui arrive, les mêmes phénomènes se reproduisent à époque fixe. La première période est celle de l'hébétément. Lorsque la camisole de force a été ôtée au condamné, que les fers lui ont été passés, il tombe dans un état de prostration qui laisse craindre la folie ou le suicide. Il paraît ne pas se rendre compte de l'état où il est plongé. De ses deux mains enchaînées il tâte les murs nus, ses yeux sont hagards. Quand il arpente sa cellule, il semble que ses jambes vacillent. Les seules sensations qu'il ait gardées sont celles de son isolement et de sa solitude. Pense-t-il à fuir ? Derrière le guichet de la porte, un gardien surveille son caveau, le guette comme une proie. Un condamné m'a dit un jour que dans cette étroite ouverture il avait cru voir le visage muet du géolier dans la lunette de l'échafaud. La bête humaine, horrifiée, vaincue, se jeta sur son lit et s'endormit, mais ses mouvements désordonnés ne cessèrent de faire gémir ses fers...

Quelques jours passent. La bête s'apprivoise. Le condamné, exubérant, rit, oublie, s'étourdit. Il prend d'affection pour ses gardiens. Il plaisant avec eux. Il en fait les confidentiels de ses espoirs. Il croit à la magnanimité, à la justice, à la cour de cassation ! Son procès est farci de fautes de procédure, il sera révisé. Puis il y a la grâce... Les gardiens l'encouragent dans son obsession. Il s'apaise. Il a un excellent appétit. Il rêve éveillé !

Une des croyances les plus courantes des condamnés à mort est que leur grâce doit leur arriver dans les soixante jours qui suivent leur condamnation. Au soixantième jour, leur caractère subit une transformation complète. Ils demeurent calmes, mais ils ont perdu leur sérénité. Pendant des journées entières, l'homme tourne en rond dans sa cellule, traînant les fers qui à chaque pas lui meurtrissent la cheville. Il absorbe ses repas distraitement. Parfois, comme aux premiers jours de son incarceration, il fixe, pendant des heures, avec hébétément les murs, les barreaux. Tous les bruits de la prison, dont il a appris cependant à connaître la signification, l'inquiètent. L'oreille tendue, il les écoute. Il les



Des murs, partout des murs, des couloirs sombres, des barreaux de fer, une voûte d'ombre : renouveau des aubes qui font lever

AMNÉS À MORT

— Bonne nuit ! Demain je vous raconterai une bonne histoire !...

Tandis qu'il dormait, les mains jointes par l'acier des menottes, une serviette de toile jetée sur les yeux pour échapper à l'inquisition permanente de la lampe électrique, ses gardiens essayaient vainement d'échapper à l'angoisse du prochain matin. Gounod allait mourir. Ils connaissaient la bassesse de son âme ; ils redoutaient, eux aussi, l'usage qu'il était capable de faire de sa force malfaisante, et cependant ils avaient pitié de lui, comme si le seul fait d'avoir entendu sa voix eût créé entre eux une parenté dont ils ne pouvaient imaginer la fin sans souffrir. Ils se relayaient, pour pouvoir changer d'air, de division, pour trouver un compagnon dans une atmosphère moins lourde, moins poignante que celle de la cité des condamnés à mort, pour tâcher d'entendre les bruits de la rue, l'appel d'un monde où l'on pensait à autre chose qu'à la mort... Celui qui n'était pas de surveillance essayait vainement de s'étendre, de fermer les yeux. Il n'y parvenait pas et maugréait :

— A chaque fois c'est la même chose. Je tourne dans mon lit comme une anguille. Pas moyen de fermer l'œil !

Un bruit troua le silence : le tonnerre d'une troupe en marche. Des cavaliers défilaient : ceux qu'on avait commandés la veille pour encadrer l'échafaud. Un homme de ronde qui passa précisa l'importance de l'escorte et bougonna :

— Un officier leur dit de faire attention au cliquetis de leurs sabres. Pendant qu'il y est, pourquoi ne leur dit-il pas de mettre des pantoufles aux sabots de leurs chevaux !

Une sonnerie courut dans la galerie. Les gardiens, qui n'avaient rien à faire que bâiller et passer leur chique d'une joue à l'autre joue, sursautèrent :

— Qui est là ?

Une voix humble et timide franchit le guichet de la haute surveillance.

— C'est moi, c'est moi, monsieur !

— Qui ça, vous ?

Moi, l'aumônier, monsieur...

Oh ! monsieur Berthaud ! On se présente autrement, gronda doucement un gardien. Chut ! Pas de bruit.

La clef tourna dans la serrure. Le lourd battant se déplaça. Une canne entra la première, tâtonnante. L'aumônier, plié en deux, masqué à demi par un lourd cache-nez, s'excusa :

— J'arrive bien tôt, n'est-ce pas ? Je ne pouvais plus attendre. J'en suis malade. C'est la première fois. Je n'ai pas pu manger. Je n'ai pas pu dormir. J'ai prié toute la nuit pour ce pauvre petit !...

Le « pauvre petit », c'était Gounod, l'assassin, le condamné à mort ! L'aumônier fixait les gardiens d'un regard vague, troublant à cause des pupilles blanchâtres où la cataracte couvait. Il les questionnait comme s'ils eussent connu des vérités qui l'inquiétaient.

— Alors ? Vous croyez qu'il est vraiment coupable, que ce n'est pas dans un moment de folie qu'il a tué son oncle ?

On lui présenta une chaise. Il s'y écroula, harassé ; il dégrafa sa pèlerine, retira son chapeau. Ses cheveux blancs se détendirent sur ses tempes.

— J'ai un peu de fièvre ! C'est terrible à mon âge. Je me suis demandé toute la nuit si les hommes qui ont jugé ne se sont pas trompés.

Ah ! le bon prêtre, la seule âme présente dans l'obscur prison...

— Calmez-vous, l'aumônier, sinon vous serez tout à l'heure dans l'obligation de partager avec le condamné son verre de rhum, dit un gardien.

L'aumônier pencha la tête.

Dire que vous pouvez plaisanter devant ça... Mon Dieu ! Mon Dieu ! Mes pauvres petits !...

Drinn ! Drinn !... Une sonnerie court de nouveau. Une grosse voix traverse le grillage du judas.

— Alors, on roupille dans le pigeonnier ?

Trois hommes battent la semelle.

— Qui êtes-vous ?

— Ouvrez donc, imbécile ! C'est la mère Coupe-toujours.

Les aides entrèrent. Tous trois avaient revêtu de cottes bleues, analogues à des combinaisons de mécanicien. Il y eut un moment de fraternisation pénible. Brevêtement un des aides questionna :

— Dis donc, a-t-il beaucoup de « tifs » le bonhomme ?

— Oui, dit un gardien, une belle tignasse...

— Ça colle...

Pour quelles fins l'aide de M. Deibler se préoccupait-il de la densité et de l'importance de la chevelure du condamné à mort ? Seul l'aumônier qui, dans un coin, égrenait son chapelet, s'en préoccupa :

— Que veulent-ils dire, murmura-t-il à voix basse. Quels sont ces hommes ?

On lui apprit qu'ils attendaient le bourreau, qui seul a la clef de la remise des bois de justice, afin de l'aider à monter l'échafaud.

— Quoi, ce sont eux ! Ils n'ont pourtant pas l'air méchant.

Et, s'approchant, il articula péniblement :

— Messieurs les aides, bonjour mes petits. Je prierai bien pour vous aussi, mes pauvres enfants...

La porte était restée entr'ouverte. M. Deibler entra. Il était engoncé dans une longue tunique grise. On voyait mal son visage. Il serra ses mains, puis s'inquiéta de l'heure :

— Deux heures.

— Ça va. Je pense que le cocher est là avec son cheval. Les cordelettes sont dans la voiture. J'ai des tisons pour ma lanterne. Allons-y, les enfants...

Ils descendirent. Nous ne les revîmes plus avant quatre heures, c'est-à-dire quand l'échafaud fut dressé, boulevard Arago. Tout était prêt pour la décapitation. Ils avaient également tout préparé dans le vestibule de la prison, pour la toilette du condamné. Des entraves de chanvre blanc et de gros ciseaux tranchaient sur une planche noire.

Un bruit de pas emplît la prison. L'aumônier montait le premier. Le gardien chef dirigeait le cortège.



Il serait bien téméraire celui qui projeterait de s'évader

— Où es-tu, mon pauvre petit, où es-tu ?

— Me voilà, répond Gounod d'une voix assurée. Le prêtre étreint maintenant le condamné. Gounod murmure :

— Merci, le curé. Ça fait tout de même du bien.

— Mon fils, mon fils, répète le vieillard.

Mais Gounod ne veut pas sauver son âme. Il ne veut ni se confesser, ni communier.

— Je ne suis pas un hypocrite. J'ai tout dit, et maintenant, allons-y.

Un gardien s'approche, voulant lui mettre sur la tête le chapeau que, pour quelques minutes, la prison rend au condamné, et qui l'embarrasse. Gounod le repousse du regard.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en f... puisque je ne vais plus avoir de tête !...

Quatre heures quarante : la toilette est terminée. Maintenant on va mesurer le temps par secondes. Un col de chemise tombé sous les ciseaux, traîne près du greffe ; Nénette, la chienne de la Santé, s'en empare et s'amuse. Quelques débris de cordelettes traînent aussi. Dans le grand-livre d'érou, un porte-plume braille. On se tait : le grand silence est revenu. Gounod est dirigé vers le fourgon. Un bout de cigarette fume encore sous le tabouret qu'il abandonne. Les chiens des cuisines, réveillés, hurlent. Des prisonniers qui ont entendu les préparatifs de l'exécution sifflent par leur fenêtre. Le jour lentement s'est levé...

Ainsi se termina l'année de Gounod, assassin de son oncle. Il était quatre heures cinquante-cinq quand le fourgon arriva boulevard Arago. Gardiens et curieux massés en cercle noir entouraient l'échafaud. La guillotine apparut, rouge sombre, comme si du sang y était coagulé de la base au chapiteau. M. Deibler s'y appuyait. Le fourgon stoppa. L'aumônier en descendit le premier, une croix dans sa main. Gounod, la poitrine saillante dans sa chemise ouverte, descendit à son tour. Des cordelettes l'étravaient pieds et poings. Deux aides le soutenaient. Il se laissa embrasser par l'aumônier, mais détourna la tête quand le vieillard voulut lui faire baser sa croix.

— Allez. Finissons-en !

Les hommes de la guillotine l'entraînèrent. L'aumônier voulut les suivre. Il n'avait pas vu le trottoir. Il fit un nouveau faux pas, tomba. On le releva. Mais déjà le couteau s'était échappé de sa gaine. Un peu de sang chaud fumait autour de la lunette...



Les chiens, vigilants auxiliaires des gardiens, attendent l'heure de la ronde

— Attention, pas de bruit... monsieur l'aumônier. Encore une marche... Ça y est !...

Le prêtre fit un faux pas. Sa canne lui échappa des mains. Patatras... Elle roulait du haut en bas de l'escalier, faisant un tapage infernal. Le pauvre homme, terrifié comme s'il avait commis une mauvaise action, sanglotait presque.

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Le gardien de surveillance, devant la cellule de Gounod, lui donna un nouveau remords...

— Pas de bruit ! Gounod ne dort plus. Il ouvre des quinquets comme ça... Quelque chose est tombé par là. Il a entendu...

Quatre heures vingt. Le groupe composé de l'aumônier, des gardiens, de M. Deibler et des aides du bourreau, guette l'heure... On grelotte.

Enfin du bas de la prison monte une houle qui gagne les galeries, cogne à chaque porte. Des hommes traînent leurs pieds sans précaution sur des plaques de fonte. On court certainement plutôt qu'on ne marche... Voici le gardien chef et deux surveillants. L'un porte les vêtements civils et l'autre le chapeau de Gounod. Derrière eux, impressionnés, les officiels. Une clef grince. La porte s'ouvre... On entend un cri.

— Ah ! les V... ! Ah ! les V...

Un bruit de lutte, de respirations essoufflées. Puis plus rien. Dans le couloir, la chienne de la prison, Nénette, comme attirée par la curée, fait la belle. Un gardien la repousse du pied.

— Allez, Nénette, allez coucher. F... le camp !

A l'intérieur de la cellule, une autre voix, celle du procureur, gronde enfin, solennelle...

— Avez-vous quelque chose à dire encore ?

Gounod, qui lentement s'habille, répond les dents serrées :

— Oui. C'est salaud ce que vous faites là... et vous êtes des v...

Dans le cadre de la porte, dix hommes se poussent pour mieux voir l'homme qui va mourir. Quelqu'un demande l'aumônier. Le vieux prêtre se fraye difficilement un passage. Il balbutie :

— Voilà ! Voilà !

Il avance comme un automate. Sa canne, qu'il a laissée tomber de nouveau, traîne sur le ciment. Il tend les deux bras, aveuglé...

Dialogue des condamnés à mort

Il arrive que les condamnés à mort soient nombreux dans la cité de la haute surveillance... Mais peut-on se faire une idée de la surveillance des condamnés à mort ?...

J'ai vécu cela... Devant moi s'ouvrait un immense hall, où, de loin en loin, brûlaient des lampes électriques chapeautées de disques blancs. Ce hall était divisé en trois galeries, toutes limitées par un balcon de fer, circulaire, composé de rampes hautes et solides. On eût dit qu'elles étaient accrochées les unes aux autres. Le gardien n'avait pas d'arme. Le port du revolver est interdit dans les prisons, fût-ce au quartier des condamnés à mort. Tout autour de lui, à côté, au-dessus de sa tête, des fauves pourtant le guettaient comme dans une forêt vierge... Parfois, l'un, les jarrets tendus, à coups d'épaulé, essayait d'ébranler la porte de son tombeau. Sauter sur le gardien, le tuer, s'emparer de son uniforme, de ses clefs, s'évader, ah ! quel sauvage désir !...

Au milieu de chaque porte, s'ouvre un œil rouge et carré : le judas. A perte de vue, ces carrés de lumière sont alignés, comme autant de fenêtres d'où s'échappe l'air vicié des cellules.

Le gardien passait, jetant un regard à chaque détenu. C'était la nuit, quelques-uns étaient couchés dans un étroit lit de fer. D'autres, la tête coincée dans le guichet, surveillaient le couloir. Il était facile de mettre un nom sur chaque visage. Ces joues creusées, ces pommettes saillantes et rosées, cette bouche figée, ce sourire narquois, ces yeux brillants : cela appartenait à Girard, l'empoisonneur, qui se mourait lentement de phthisie. Dans une cellule voisine, un homme qui avait l'air apathique : cheveux coupés à la chien, collés sur son front étroit : regard dur, mâchoire carrée. C'était Victor Le Cardonnet, un voyou des fortifs. Tout à côté, Lempereur, le tueur de mouchards, le bourreau des filles soumises, le visage criblé de boutons, fumait sans trêve. Et l'on voyait apparaître aux judas d'autres assassins : Farge, Ricard, Delapranne, Dervaux, et un enfant, Philippe, qui assomma avec une bouteille une femme, sa bienfaitrice, meurtre qui lui rapporta cent francs !

Henri DANJOU.

(Lire la suite pages 11, 12 et 13.)



C'est le quotidien paysage où des centaines d'autres hommes sont condamnés à vivre, sans le espoir, loin de tout couchant qui repose...

LE VILLAGE

Budapest (De notre envoyé spécial).

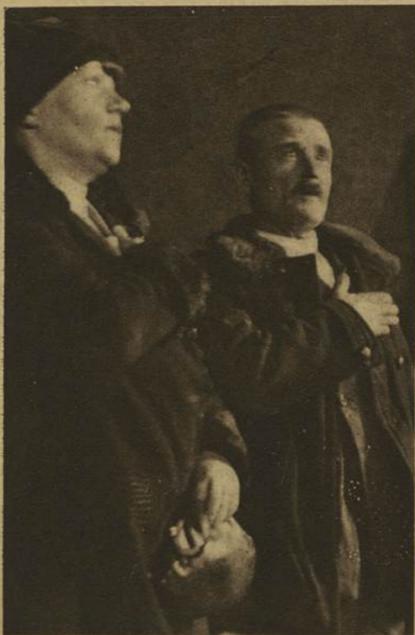
Un an à peine s'est écoulé depuis le procès retentissant du « baron » Erdelyi, jeune aventurier de la haute société hongroise qui avait empoisonné sa femme, la belle actrice Anna Forgasz.

Et voici qu'un procès nouveau plus retentissant encore, ou plutôt une série de procès reliés entre eux par l'activité criminelle des principaux personnages, vien* projeter une lumière crue sur les mœurs étranges d'une autre catégorie d'êtres, cette fois simples et primitifs.

Films hongrois

Les communes de Nagyrev et de Tizsakurt, et les huit hameaux voisins, ont depuis toujours la réputation d'honnêtes petits villages, où la vie coule monotone et calme, sans événement, sans passion, sans scandale.

Les vols y sont inconnus. Jamais on n'y a entendu parler de meurtre. Même les ivrognes sont rares dans le pays. Les paysans, et surtout les paysannes de Nagyrev, sont fiers, s'enorgueillissent de la sévérité et de la pureté de leurs mœurs.



Les témoins prêtent serment.

Malheur à une jeune fille si elle se laisse lutiner par un gars ! L'imprudente serait immédiatement mise au ban de la société. Les robes modernes sont interdites. Les femmes n'ont pas le droit de monter sur la bicyclette. Il semblerait que la seule, l'unique passion — et vraiment dévorante ! — qui possédait ces petits cultivateurs et leurs épouses, c'était la terre. Tous ils rêvent, en effet, d'arrondir leur petit lopin et ils craignent comme la peste... les enfants. La règle générale est de n'en avoir qu'un seul et souvent même les ménages paysans préfèrent ne pas en avoir du tout.

Cette particularité a fait la fortune de deux sages-femmes, Susi Olah-Fazekas et Papaï, qui, pendant une vingtaine d'années, réglementaient les naissances à Nagyrev, Tizsakurt et dans les communes voisines.

Elles exerçaient leur industrie de faiseuses d'anges presque ouvertement et jouissaient d'une grande autorité.

« Susi » l'empoisonneuse

Susi Olah n'était pas une vraie paysanne. Elle avait appris en ville les rudiments de son métier d'accoucheuse. C'était une femme douée d'une grande volonté, très rusée et privée de tout scrupule. Une Borgia villageoise. Il paraît qu'elle avait un fort ascendant non seulement sur les femmes, mais sur les hommes. Elle fut

neuf fois accusée de manœuvre abortives, mais, chaque fois, on l'acquittait pour insuffisance de preuves. Un jour une autre sage-femme du village avait disparu mystérieusement. Son fils soupçonna Susi et tira sur elle deux coups de revolver sans l'atteindre. Depuis lors elle acquit la réputation de « toute-puissante et invulnérable ».

On ne sait pas exactement quand Susi Olah commença à exercer son sinistre métier d'empoisonneuse et même si elle fut la première à venir en aide aux épouses infidèles qui voulaient se débarrasser de leurs maris et aux héritiers impatientes ; on croit qu'elle aurait fait disparaître, en vingt ans, près de 100 personnes, y compris son propre mari.

Et l'instruction a révélé que dans un grand nombre de cas — malgré la fameuse sévérité des mœurs — la raison qui poussait les femmes à recourir aux services de la mégère, c'était l'amour ou, en tout cas, ce qui tient lieu d'amour chez ces êtres primitifs.

Une paysanne, fatiguée de son mari malade, vieux, ou invalide de guerre (ils sont nombreux dans le pays) trouvait un amant. Elle n'hésitait pas à aller chez « la tante Susi ». Elle ne lui parlait même pas : Susi Olah connaissait tous les secrets des ménages. Un soupir de la cliente, un hochement de tête de la sage-femme, une question : « Combien ? » et l'affaire était conclue. La future veuve s'en allait avec une petite bouteille contenant un liquide jaune ; quelques jours après, le mari tombait malade ; s'il appelait le docteur, celui-ci généralement ne pouvait rien dire ; la dose était trop petite. On ne s'adressait plus à lui (le docteur ne venait que très rarement dans le village) ; le malade empirait et un jour c'était la mort. Alors entrait en scène le barbier du village qui constatait le décès et dressait le procès-verbal, sur la foi duquel le bourgmestre délivrait le permis d'inhumer.

Ce barbier était le gendre de tante Susi. Son procédé était des plus simples : il mettait une plume de poule devant les lèvres du défunt ; si la plume ne bougeait pas, il constatait la mort et délivrait le certificat, où il indiquait, selon son inspiration, telle ou telle cause de décès : pneumonie, vieillesse, etc.

Il va sans dire que des bruits sourds couraient depuis longtemps déjà au sujet de la tante Susi, qu'ils avaient même fini par surnommer « le démon de Nagyrev ».

Un jour, le bourgmestre la menaça. Elle répondit : « Faites plutôt attention à votre femme. » Et le magistrat, terrorisé, se tint coi.

La « tante Susi » prenait par dose de poison de 100 à 1.500 pengoe, selon la fortune des clients.

Elle préparait son produit avec du papier à mouches, contenant de l'arsenic. L'ayant d'abord essayé sur des chats, elle était arrivée à un dosage savant qui faisait disparaître lentement, mais infailliblement ses victimes. Quelques gouttes tous les jours dans la soupe, dans l'eau-de-vie, dans le café, et la « maladie » suivait, implacable, son cours.

Plusieurs femmes ont eu deux et trois fois recours à ses services. Après avoir empoisonné leurs maris, elles envoyaient dans l'autre monde leurs amants, avec la même tranquillité d'âme et la même inconscience.

En 1924 un crime fut tout de même découvert dans une commune voisine. Une femme septuagénaire, Panni Purris, avait subitement disparu.

Son cadavre fut repêché quelques mois plus tard dans le Danube. L'autopsie montra qu'elle avait été empoisonnée avec de l'arsenic. Sa fille fut arrêtée et condamnée à la réclusion perpétuelle. Mais elle n'avait pas trahi « la tante Susi ».

Il y a quelques mois, la gendarmerie recevait une dénonciation anonyme contre Susi Olah-Fazekas et sa collègue de Tizsakurt, Papaï. Elles furent interrogées, mais nièrent tout. On les laissa rentrer chez elles, mais on surveilla de près leurs faits et gestes. Les deux mégères ne manquèrent pas de faire le tour des villages et hameaux où elles avaient des clientes, pour les prévenir du danger.

Le secret du cimetière

Quelques jours après, les gendarmes apparurent de nouveau devant la maison de « la tante Susi ». Elle ferma la porte, se cacha dans un petit réduit, fit un nœud coulant et se pendit. Quand



MAUDIT

...Habillées de noir, les visages impassibles, fermés, impénétrables.

la police pénétra dans la maison, elle était morte. Cet aveu muet poussa les autorités à poursuivre leurs investigations. Dans quatre communes on exhuma dix-sept cadavres, qui furent envoyés à l'Institut de Médecine judiciaire de Budapest.

La présence de l'arsenic fut constatée dans les dix-sept cas. Aucun doute n'était plus possible. On ordonna de procéder à d'autres exhumations.

Mais quand les gendarmes, accompagnés d'ouvriers, vinrent aux cimetières, ils ne trouvèrent pas les tombes qu'ils cherchaient : elles avaient disparu. Plusieurs nuits de suite des femmes étaient venues furtivement arracher les croix, enlever les inscriptions, raser les tertres.

On put cependant exhumer cinquante cadavres et presque dans chacun on trouva l'arsenic accusateur.

Trente-sept femmes furent arrêtées et poursuivies.

Cinq d'entre elles (après Susi Olah) se suicidèrent pendant l'instruction.

La deuxième sage-femme, Papaï, devint folle en prison. Parmi les accusées il y avait des fermières aisées et cossues, qui payaient leur « pension » à la prison. Il y en avait d'autres qui étaient de simples journalières.

Elles furent divisées en plusieurs groupes. Le premier, composé de quatre femmes, vint d'être jugé à Szolnok.

Les quatre inculpées étaient Rosa Holyba, âgée de 44 ans, mère de quatre enfants ; Lidia Sebertyen, sœur de la « tante Susi », âgée de 70 ans, mère de deux enfants ; Lipka, âgée de 65 ans ; Koteles, âgée de 54 ans.

Elles avaient toutes fait des aveux aux gendarmes ou au juge d'instruction, mais devant le tribunal, elles ont essayé, de nouveau, de tout nier.

Habillées de noir, les visages impassibles, fermés, impénétrables, elles ont, au début, l'air digne et un peu solennel, et ne diffèrent guère de certaines d'autres paysannes.

Seule, la principale accusée de ce groupe, Lipka, a l'aspect classique d'une « mégère ». Le visage couvert d'un filet de rides, les yeux rouges, cernés, elle est pâle et parle d'une voix chevrotante. Quand elle se tait, elle remue lentement sa bouche édentée.

Lipka a quatre morts sur la conscience. Elle a appris le métier d'empoisonneuse chez « la tante Susi » et l'a exercé pour son compte. Le 6 septembre 1912, elle avait empoisonné Auri Kardos ; le 6 avril 1921, Gevry Zsiros, et, le lendemain, sa femme ; ensuite, elle persuada la femme Koteles de se débarrasser de son premier mari, Ludwig Kokai.

A l'instruction elle avait donné des réponses d'une naïveté surprenante ; elle avait fait disparaître ses victimes « parce que c'était utile », parce qu'elle avait plaint les femmes que leurs « maris maltrahaient ».

Devant le tribunal, elle a reconnu avoir donné du poison à Koteles seulement.

Le président. — Avez-vous été à l'église ?

Lipka. — J'y suis allée pour la première fois quand j'avais trente-huit ans.

Le président. — Connaissez-vous les dix commandements ?

Lipka. — Non.

Le président. — Savez-vous qu'on ne doit pas tuer ?

Lipka. — Ces choses-là, je ne les sais pas.

Le président lui rappelle ses aveux faits à l'instruction, mais Lipka prétend les avoir faits parce que le gendarme « l'avait menacée de la tenir dans l'eau froide jusqu'à Noël ».

— Ma conscience est sans tache ! déclare-t-elle solennellement.

— Mais le poison que vous avez administré à Koteles ? demande le président.

— C'était tout simplement de l'eau ! déclare-t-elle tout à coup.

— Comment de l'eau ? Vous venez de reconnaître vous-même que c'était du poison !

— J'y ai mis du papier à mouche usé, qui était sans danger. C'était pour guérir Koteles de l'ivrognerie.

Les autres femmes ont aussi déclaré que « la tante Susi » ne leur avait jamais donné autre chose que des « médicaments » de sa préparation. Jamais elles n'avaient eu l'intention de tuer leurs maris.

Lidia Olah Sebertyen, la sœur de « Susi », est une femme alerte et rusée malgré ses 71 ans. Elle envoyait des clientes à sa sœur, mais sans mauvaise intention !

— Moi, vouloir empoisonner les maris, jamais de la vie ! A preuve que j'ai toujours le mien, que je n'ai pas empoisonné !

La femme Holyba, qui avait fait disparaître le sien avec l'aide des deux sœurs, n'est pas moins catégorique.

Mais le gendarme Johann vient ensuite raconter à la barre le procédé grâce auquel il a obtenu les aveux des deux femmes. Un jour il les fit mettre

ensemble dans une cellule et se cacha préalablement sous le lit.

La vieille Sebertyen dit alors à Holyba : — Maintenant, puisque Papaï a tout avoué, il ne te reste qu'à avouer à ton tour. Prends tout sur toi et je m'occuperai de tes enfants.

A ce moment le gendarme saisit Holyba par les jambes... Elle faillit mourir de terreur et fit des aveux complets.

Le président. — Confirmez-vous maintenant vos aveux ?

Holyba (après hésitation). — Oui.

Pendant une heure et demie qu'a duré la délibération du tribunal, une certaine émotion apparaissait sur les visages durs et muets des inculpées.



Stéphanie Koteles l'une des trois condamnées à la réclusion perpétuelle.

Bientôt Holyba trahit une agitation nerveuse. Ses traits se contractent. Elle se met à trembler sans arrêt. Même le visage momifié de Lipka s'anime un peu.

Le tribunal a condamné Lipka à la peine de mort, les trois autres à la réclusion perpétuelle.

— Avez-vous compris le verdict ? demande le président à Lipka.

— Je ne sais pas.

— Reconnaissez-vous votre culpabilité ?

— Je ne suis pas tellement coupable.

— Faites-vous des objections contre la peine ?

— Je trouve qu'elle est trop sévère.

Dans quelques jours commencera le procès du deuxième groupe, composé des douze inculpées.

La terreur règne dans « le village maudit », comme l'appellent maintenant les paysans, car presque toutes les familles sont mêlées au procès et on craint de nouvelles révélations.

Frédéric VAN DERER



La salle du tribunal de Szolnok où furent jugées les empoisonneuses.



La place Blanche, la nuit du réveillon

NUITS DE MONTMARTRE

Détective reprend cette semaine la publication de Nuits de Montmartre, le si passionnant reportage où J. Kessel s'est attaché à ne présenter que des personnages réels dans des histoires vraies. C'est d'ailleurs une coïncidence étonnante que pendant l'interruption de ces récits dramatiques, la presse quotidienne ait eu à s'occuper des faits et méfaits de quelques-uns de ces « fauves ».

Suivons donc à nouveau le magnifique évocateur à travers la jungle où il nous mène et que sa plume grave en nos mémoires d'un trait si personnel.

I. - Fred, maître d'hôtel

FRED était un personnage étrange. Maître d'hôtel incomparable par la tenue et le service, il ne demeurait cependant jamais plus de six mois dans la même place. Durant la période où, une fois minuit passé, je me dirigeais presque automatiquement vers les feux de Montmartre, j'avais été servi par Fred dans une demi-douzaine d'établissements différents. Il les choisissait parmi les plus élégants, les plus luxueux, et il n'avait que l'embarras du choix. Son zèle, ses bonnes manières, son tact étaient recherchés par tous les entrepreneurs de plaisirs nocturnes.

Seul, Marc-Antoine dans le dancing de qui Fred avait passé quelques semaines, ne tenait plus à l'employer. Je lui avais demandé la raison de sa répugnance, mais il avait eu alors cet imperceptible glissement de ses paupières usées sur des yeux trop aigus que j'ai remarqués chez lui chaque fois qu'il veut éluder une question. Il m'avait dit simplement :

— Fred est trop intelligent pour le métier qu'il fait.

Or, c'était précisément cette intelligence singulière qui m'attirait vers Fred. Ce grand garçon très pâle, très maigre, à la bouche un peu crispée, les cheveux blonds déjà rares, avait déposé un soir sur ma table, en même temps qu'une bouteille de champagne un de mes livres et m'avait demandé de le lui signer. Quand je l'eus fait, il fit à ce roman quelques reproches d'une finesse et d'une sensibilité bien supérieures à celles que montrent la plupart des critiques de profession.

Cet entretien en amena d'autres, toujours rapides puisqu'ils s'intercalaient dans le service de Fred, et par ce fait même réduits à l'essentiel. J'appris ainsi, tandis que Fred se tenait debout devant moi comme pour recevoir des ordres, qu'il était Polonais d'origine, mais qu'il avait été emmené tout enfant au Mexique. Il y avait commencé des études sérieuses, mais son amour pour la France et l'aventure l'avaient fait, en 1914, traverser l'Océan pour s'engager à la Légion étrangère. Il me montra des citations admirables.

Là se bornèrent les renseignements qu'il voulut bien me donner sur lui. Nos conversations cessèrent et quand j'arrivais, seul son vrai sourire, nerveux et triste, et non pas un sourire commercial, témoignait de la sympathie qu'il pouvait avoir pour moi.

Je parlai de ses blessures, de ses décorations à Marc-Antoine :

— Authentiques, me dit-il. Seulement il a mal tourné. La guerre en a démolie beaucoup, pour la moralité.

Me voyant incrédule, il s'échauffa un peu et poursuivit :

— Tu es un bébé. Quand un homme est supérieur à la situation qu'il a, tu peux être sûr que c'est par vice plus que par malchance.

Je reconnus dans ce jugement la dure philosophie qu'à travers cent coups aventureux s'était forgée mon ami Marc-Antoine.

— Un exemple pour Fred, reprit-il. Sais-tu qu'il a une femme qui fait le tapin pour lui dans les grandes stations et à l'étranger ? Je ne le lui reproche pas, remarque bien. Mais nous n'avions pas l'éducation qu'il a. Un homme qui a du cœur et de la tête, né pour ainsi dire dans le milieu, cherche à en sortir. Un homme qui n'en a pas, né ailleurs, cherche à y entrer. Voilà toute la différence. Et puis Fred fait encore un autre travail.

— Lequel ?
— Ça ne regarde que lui, et comme je n'ai jamais menti de ma vie, sauf, bien entendu, aux gendarmes et aux juges d'instruction, je ne te répondrai pas.

Comme à l'ordinaire, Fred disparut un jour de l'établissement que je fréquentais. Je ne m'inquiétais pas du nouvel endroit vers lequel l'avait porté son humeur vagabonde. J'étais sûr de le retrouver au gré de mes propres déplacements à travers Montmartre qui, alors, étaient assez fantaisistes. J'aimais que l'imprévu, le hasard intervinsent au cours de ces nuits déréglées.

Pourtant il se passa plusieurs mois sans que je visse sa silhouette nerveuse et son blême visage. Et comme la faune de Montmartre est assez riche pour absorber l'activité la plus observatrice, j'oubliai bientôt l'existence de Fred.

Il fallut, pour qu'il se rappelât à moi, le truchement de Max et Pauline de Z...

Max, qui porte un des plus anciens noms de France, je l'avais connu l'hiver précédent en Egypte. Je revenais d'un reportage qui m'avait mené jusqu'à l'Euphrate. Lui faisait, avec Pauline, son voyage de noces. Elle était d'une famille aussi illustre dans le passé que la sienne et, dans le présent, aussi ruinée. Cela ne les avait pas empêchés d'employer le peu d'argent dont ils disposaient après leur mariage à s'échapper vers la merveilleuse lumière qui règne sur les rives bourbeuses du Nil.

Ils avaient une insouciance adorable, une jeunesse pleine de douceur, de liberté et de race. Leur amour donnait de la joie à tous ceux qui les voyaient ensemble. Je m'attachai fortement à eux.

De retour à Paris, Max trouva un emploi dans une grande maison d'automobiles. Cet emploi le forçant à des déplacements nombreux je ne le rencontrai que très rarement.

Comme l'année finissait, un dîner de réveillon nous réunit chez des amis communs. Je fus heureux de voir que Max était toujours aussi jeune, aussi gai, et qu'il échangeait avec Pauline des regards nourris d'une tendresse toujours aussi vive et charmante.

Elle me parut un peu plus mince et plus pâle qu'auparavant, mais cela ne faisait qu'accuser sa finesse, sa noblesse. Un feu qui pouvait sembler étrange brûlait dans ses yeux naïfs. Je l'attribuai à une féminité plus sensuelle.

Nous sortîmes ensemble et, comme nous n'avions pu librement parler au cours de ce dîner qui avait compté une vingtaine de convives, nous résolûmes de prolonger la soirée à Montmartre.

— Mais je ne veux pas de boîtes russes, ni nègres, ni espagnoles s'écria Max. Elles me donnent toutes le cafard avec leurs guitares, leurs castagnettes, leurs tangos, leurs saxophones. Je veux de la lumière bête, du bruit bête, et jeter des boules et des serpents.

Nous allâmes donc dans un des établissements de la place Pigalle qui convenait au désir enfantin de Max, heureux garçon à qui suffit la fête la plus extérieure, et qui n'a pas besoin de ses dessous morbides ou douloureux.

C'était la liesse rituelle des nuits de réveillon. Certains soupeurs la fêtaient avec un plaisir débordant et sincère, les autres le simulaient, de sorte qu'il flottait sur la salle une rumeur d'ivresse, de désir, d'éternement et de vulgarité débonnaire qui ravit Max.

— Cela me rappelle presque le régiment, s'écria-t-il.

Pauline était heureuse de son bonheur. Pourtant, je remarquai, au bout de dix minutes et comme personne, dans cette cohue, n'était encore venu prendre notre commande, une irritation singulière dans sa voix et dans son attitude. La douceur que je lui avais connue toujours s'alliait mal à cette fébrilité. Une sorte de voile opaque troublait la lumière de ses yeux, et ses lèvres, excessivement sèches, me rappelaient le mouvement d'une bouche que je n'arrivais pourtant pas à situer dans un visage connu.

Mais la recherche qu'opérait machinalement ma mémoire fut interrompue net par le salut courtois d'un maître d'hôtel. Avant qu'il eût relevé la tête je savais que c'était Fred. Personne d'autre n'avait l'art de s'incliner avec cette bonne grâce serviable et jamais servile.

Un léger froncement des paupières, perceptible uniquement pour moi, montra qu'il m'assurait de son amitié délicate. Tandis que je demandai à Max et à sa femme de choisir leur vin préféré, je reportai les yeux sur Fred, certain de retrouver son regard.

Or, phénomène étrange chez un homme d'une tenue aussi stricte, ce regard était ostensiblement fixé, rivé à Pauline. On eut dit que Fred étudiait passionnément ce charmant visage, qu'il en soupesait l'expression, la flexion pour un dessein secret.

Cette attitude singulière et qui, je ne sais pourquoi, me donna un frémissement de répugnance, ne cessa qu'au moment où Pauline rencontra ces yeux attachés à elle. Il y eut alors entre leurs regards une prise de contact si brève, si fugitive qu'elle pouvait être sensible seulement pour une attention déjà éveillée. Puis Pauline rougit légèrement et se mit à parler avec volubilité. Fred avait déjà repris son style, son impassibilité.

Et j'eusse pu croire à quelque imagination de ma part si, soudain, je n'avais observé avec un saisissement aigu que c'était la bouche du maître d'hôtel mystérieux qui m'avait été rappelée par celle de la comtesse Pauline de Z...

Certes ni le dessin, ni la matière de ces lèvres n'avaient rien de commun, mais elles se ressemblaient par une contraction morbide, une impatience, une mobilité visiblement réfrénées et qui avaient quelque chose de mécanique.

Ce fut précisément cette similitude indéfinissable, plus encore que l'arrêt du regard de

ONTMARTRE

Pauline contre celui de Fred qui me communiqua pour toute la soirée un sourd et puissant malaise, comme si j'avais assisté à un pacte d'inadmissible, de monstrueuse complicité. Autour de nous, l'excitation montait sans cesse. Des hommes âgés soufflaient à perdre haleine dans des trompettes pour bébés. Les serpentins nouaient les tables et les gens de leurs courbes veules et bariolées. Des femmes montaient sur leurs chaises. D'autres lançaient des boules avec une provocation hystérique.

Ce mouvement, ce tumulte informes auxquels Max se mêlait de tout son charmant élan juvénile, me divertirent, m'étourdirent. Mais cette distraction était superficielle. Au fond de moi, un double attentif surveillait Pauline. Elle prit part à la gaité de son mari. Elle se penchait sans cesse vers lui pour rire des grotesques dont la salle était riche, lui désignant des victimes pour ses projectiles, bref, se montrait claire, vive et tendre et pleine d'une fraîche séduction telle que je l'avais connue. Devant tant de grâce, je commençais à douter de ce que je croyais avoir surpris lorsqu'une brusque lassitude brisa l'entrain de Pauline. Elle parut lutter un instant à la fois contre cette fatigue et contre elle-même. Puis elle murmura quelques mots à l'oreille de son mari. Il l'accompagna jusqu'au corridor qui menait à la toilette. Comme il en revenait, je vis Fred se glisser entre des danseurs mal assurés de leurs mouvements et disparaître derrière la porte qui s'était refermée sur Pauline.

Il pouvait y avoir dix explications à cette coïncidence, mais je fus certain — et de cette certitude qui ne déraisonne point — que le maître d'hôtel rejoignait Pauline. Et j'eus l'impression d'une affreuse souillure, non pas tellement pour elle et pour Max que pour ce qu'il peut y avoir de lisse, d'enfantin et d'incorrupible sur le visage d'une toute jeune femme.

Bientôt Fred fut de nouveau dans la salle. Ses traits ne pouvaient rien déceler. Pauline, quelques instants après, revint auprès de nous, embellie, gaie et tendre. Seulement, elle avait le regard plus fixe, plus dur et, en même temps, ému.

Comment, dès cet instant, n'ai-je pas compris ? D'autant plus que la même certitude instinctive, qui m'avait assuré que Pauline et Fred s'étaient parlés à la toilette, m'affirmait sans doute possible qu'elle ne l'avait jamais vu avant cette soirée et qu'il ne pouvait être question de sa part d'une aberration ou même d'une curiosité sensuelles. Mais il est des solutions qui ne viennent pas à l'esprit en présence de certaines figures.

Aussi toute cette veille de nouvel an me butai-je contre une énigme que, s'il s'était agi d'une autre femme, j'aurais sans doute devinée sans trop de peine.

Max et Pauline s'amuserent beaucoup et ce fut seulement au petit jour qu'ils se quittèrent. Je les vis monter dans un taxi où ils se serrèrent avec une amoureuse tendresse l'un contre l'autre.

Je ne revins plus à l'établissement où j'avais passé cette nuit dont le souvenir me gênait. Son cadre me déplaisait et je ne voulais pas revoir Fred à qui peut-être ma curiosité eût posé des questions que je m'interdisais de formuler non seulement à lui, mais à moi-même.

Ce fut Guy, l'un des rois du Montmartre souterrain, qui me renseigna bientôt sur le maître d'hôtel. Comme nous buvions un dernier verre au bar de Marc Antoine, il me dit avec cette négligence qui chez lui est une prudente approche :

— On a vu ces jours-ci Fred avec une femme du monde. Ils se planquaient dans de petits bistrotts. Tout ce qu'il y a de distingué, la double, et gracieuse comme on n'en fait pas dans le quartier et jeune qu'on dirait une mioche.

Je ne répondis rien. J'arrêtai de tout l'effort de ma volonté le nom qui me venait à l'esprit.

Or une semaine ne s'était pas écoulée que je reçus un pneumatique de Pauline de Z... Elle m'appela en phrases hachées, pressées et qui s'accordaient si mal avec ce que je savais de sa réserve, de sa délicatesse qu'en d'autres circonstances j'eusse hésité à croire cet appel authentique.

Je ne voulais faire aucune supposition avant de me trouver en sa présence. Quand je la vis, je fus épouvanté. Elle n'avait pas eu la patience de m'attendre chez elle et arpentaient le trottoir devant sa maison.

Sans me laisser descendre de voiture, elle ouvrit la portière, se jeta sur la banquette.

— Vous allez me mener chez Fred, ordonna-t-elle. Il m'a dit que vous le connaissiez.

Je lui pris les mains. Elles étaient glacées. Ses dents s'entrechoquaient rapidement. Je murmurai, naïf :

— Voyons, je vous en supplie...

— Je sais tout ce que vous pouvez dire, interrompit-elle avec une honte et une fureur désespérées, mais il m'en faut ou je me jette par la fenêtre.

Elle ne m'avait pas nommé le besoin qui la ravageait, mais c'était inutile. Brusquement tout m'apparut avec une évidence indiscutable. Et ce que Pauline, éperdue, ayant abandonné tout contrôle sur elle-même, uniquement à sa terrible soif, me confia, j'aurais pu le dire en même temps qu'elle :

— Ce soir où nous sommes sortis, chuchotait-elle, j'étais déjà un peu habituée... par une amie qui m'en donnait assez régulièrement. Max naturellement ne s'apercevait de rien... Mais Fred a tout de suite vu... Vous savez, entre drogués on se reconnaît vite... Alors quand je suis sortie pour prendre une pincée, pour me soutenir... il m'a abordée et m'a glissé un paquet dans la main, et aussi un numéro de téléphone. Je voulais jeter son paquet, j'ai eu peur d'un scandale... Puis, l'ayant, j'en ai usé. Je n'en avais jamais tant pris à la fois. Il me fallait dès lors une dose plus forte. Mon amie ne pouvait plus suffire. La folie a commencé. J'ai téléphoné à Fred. Je l'ai retrouvé. Il n'a pas voulu d'argent. Il m'a fait la cour. C'est horrible, je tremblais de répugnance, mais je voulais un autre paquet. Il finit par le donner, mais plus petit... J'eus besoin de lui le lendemain. Cela dura plusieurs jours ainsi... Non, non, ne croyez pas que j'aie pu... Je n'en suis pas encore là. Mais depuis avant-hier il n'est plus là aux heures convenues dans le bar où je lui téléphone... Ma provision est finie depuis vingt-quatre heures... Je deviens folle, vous m'entendez, folle... Alors j'ai pensé à vous, que vous pourriez m'accompagner chez lui... J'ai l'adresse de son hôtel et le numéro de sa chambre. Ne refusez pas. J'irais seule.

Son exaltation, sa démente, la fixité vitreuse de son regard dans un lourd cerne qui la vieillissait terriblement ne me permirent pas de douter de sa résolution. Il fallut bien obéir.

J'étais arrivé devant sa maison au crépuscule. La rapide nuit d'hiver couvrit la ville tandis que nous roulions d'Auteuil à la place du Tertre. Car c'était tout près d'elle, et dans le sordide labyrinthe des ruelles qui l'entourent que se trouvait l'hôtel de Fred.

Je ne croyais pas que l'on pût trouver de nos jours un pareil repaire. Derrière une porte cochère lépreuse et massive comme celle des prisons, s'ouvrait un boyau qui serpentait entre des murailles et sous une voute suintante, glaciale. Soudain béait un petit espace libre, tout glissant de débris et un nouveau mur se dressait, perpendiculaire aux autres, sans une fenêtre, sans une lueur, aveugle.

Un escalier obscur l'éventrait au milieu. Vers quoi menait-il ?

Je voulus arrêter Pauline, mais elle, fiévreuse, s'élançait déjà comme une somnambule. Elle s'était munie d'allumettes. J'entendis leur craquement rapide et tandis que je montais à tâtons elle frappa contre une porte. Au risque de manquer une marche moisie, je voulus la rattraper.

Un cri affreux arrêta une seconde mon élan puis le précipita, un cri de surprise, d'épouvante et de douleur atroce, un cri d'assassinée.

Une masse confuse chancela au haut de l'escalier où j'arrivai et s'abattit contre moi.

— Oh ! que j'ai mal, gémissait Pauline, mes yeux... mes yeux...

Quelques portes s'ouvrirent sur le palier. Des filles en camisole, des hommes en savates, sans col, passaient la tête... Mais au seuil de la chambre où avait voulu entrer Pauline, une femme parut qui me fit oublier tous les autres habitants de l'hôtel.

Elle était mince et d'une beauté vulgaire, mais forte. Ses cheveux très noirs dansaient sur son front. Elle était dépoitraillée et dans ses traits hagards paraissait la démoniaque puissance de la drogue blanche.

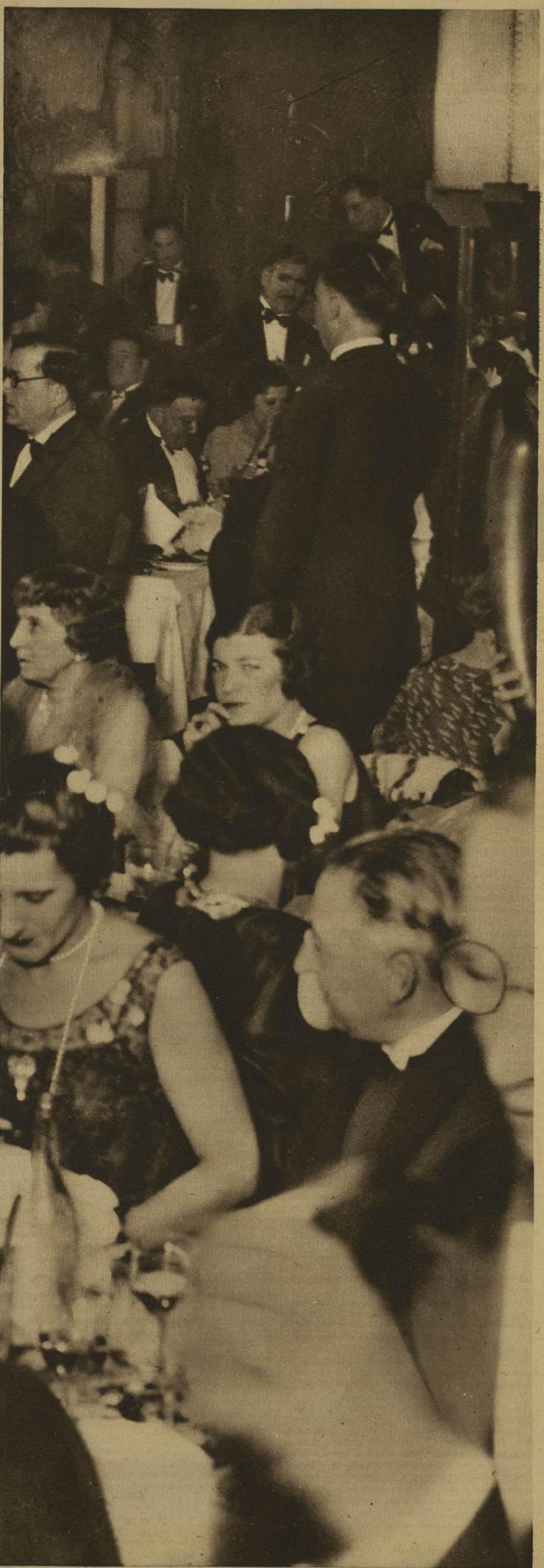
Elle criait d'une voix creusée, rongée :

— Tu l'as bien reçu le poivre, dis, saleté... Ah tu voulais de la came, et puis le Fred aussi... Et moi alors ? J'aurais turbiné pour qu'il te le refille. Dès que j'ai su que tu te frottais à lui, je suis revenue de Nice... Et je l'ai donné, tu entends, punaise, je l'ai donné... On verra bien qui de nous deux ira le voir en tôle et lui glisser des friandises et de la came aussi. Je suis tranquille... Alors, s'il est un homme juste, quand il sortira, on s'aimera de nouveau.

Elle continua sur ce ton, échevelée, hagarde pleine de drogue, de haine et d'amour. J'emmenai Pauline qui pleurait avec des sanglots d'enfant.

Quand je racontai l'aventure à Guy, il me dit :

— Si tu avais poussé la conversation, l'autre jour, je t'aurais affranchi. Je savais que la régulière de Fred était prévenue. La femme du monde a eu de la chance, je te jure. Je croyais que ça finirait par du plus vilain. Au prix où est le beurre, le vitriol n'est pas cher, tu sais.



(à suivre)

J. KESSEL.

C'était la liesse rituelle des nuits de réveillon. (Photo Délective)

GRANDS PROCÈS

Vers la revision de l'affaire Adam

Il y a un peu plus d'un an, le 13 décembre 1928, *Détective* révélait à tous ceux qui s'intéressent à l'affaire Adam, l'une des plus effroyables erreurs judiciaires de la fin du dix-neuvième siècle, un témoignage essentiel, qui doit aider grandement à la revision du procès.

Sans revenir sur les détails connus de l'affaire, qu'il nous suffise de rappeler que le 13 mars 1891, la cour d'assises d'Épinal condamnait à 20 ans de travaux forcés un maréchal ferrant domi-



Justin Adam, mort fou à la suite du rejet de sa demande en revision.

nié à Habeaurupt (Vosges), Laurent Adam, sa femme et son fils Justin, accusés d'avoir assassiné une vieille femme, « la Meriot », pour lui voler ses économies.

Au moment où elle entendit l'arrêt qui la condamnait, M^{me} Adam poussa un cri d'angoisse et s'effondra : elle était devenue subitement folle...

Laurent Adam et son fils partirent pour le bagne : le souvenir qu'ils y ont laissé, leur attitude justifiée, à défaut d'autres présomptions, la certitude qui déjà bouleversait tous ceux qui avaient suivi les débats : ces malheureux étaient innocents. Le père mourut à la Guyane ; le fils, à l'expiration de sa peine, obtint d'être dispensé de la résidence forcée, peine accessoire si cruelle.

Il revint en 1906, dans son village des Vosges ; tous ceux d'Habeaurupt l'accueillirent en lui tendant la main... Déjà il était réhabilité par ses compatriotes avant de l'être officiellement par la Justice.

Mais la réhabilitation ne suffisait pas : elle n'était qu'une étape dans la voie des réparations nécessaires. On ne réhabilitait qu'un coupable ; et Justin Adam se disait innocent : il disait vrai... il avait subi le plus affreux des supplices... il était maintenant chez lui ; avec un courage émouvant il essaya de reconstruire, pierre par pierre, le foyer familial effondré.

Pendant dix-sept années, tout en accomplissant avec beaucoup de soin ses fonctions d'employé de chemin de fer, Justin Adam poursuivit son admirable effort : mais il avait trop lutté et trop souffert pour supporter l'épreuve nouvelle qui devait le terrasser en août 1923 : la requête de revision était rejetée.

Alors, comme sa mère, au soir du verdict, il perdit la raison : il agonisa quelques jours à l'asile de Maréville ; le 31 août, on le transporta à Raon-l'Étape auprès de sa femme et de ses trois filles : il mourut sans avoir pu les reconnaître.

Le témoignage inédit que révéla *Détective* en décembre dernier émanait de M^{lle} Verignon, fille de l'ancien administrateur du bagne de la Guyane, à l'époque où Laurent Adam et son fils expiaient le crime qu'ils n'avaient pas commis. Guidée par un sentiment de justice et en souvenir de son père, M^{lle} Verignon affirmait que les Adam étaient considérés comme les victimes d'une déplorable erreur judiciaire par tous les fonctionnaires de l'administration pénitentiaire, cependant peu faciles à abuser en pareil cas. Ce témoignage, M^{lle} Verignon avait tenu à l'adresser spontanément à M^e Pierre Xardel, qui, dans cette cause pathétique, a été choisi par M. Louis Adam, le fils de Laurent Adam, le frère de Justin, pour défendre la mémoire de ses parents et de son frère.

M^e Pierre Xardel comptait sur le témoignage de M^{lle} Verignon, d'une qualité morale indiscutable, pour faciliter la revision qui s'impose.

Mais la Commission de Revision est une grande dame qui hésite à sortir des cartons poussiéreux les dossiers des anciennes affaires criminelles. Pour éviter à la Commission de Revision une fatigue inutile, on ne lui transmet même pas le dossier, afin qu'à son tour, si elle en jugeait ainsi, elle le communiquât à la Cour de Cassation.

Mais aujourd'hui, tout est changé :

Le 18 décembre dernier, à la suite de l'interpellation de M. Guernut, député de l'Aisne, M. Lucien Hubert, garde des Sceaux, a déclaré qu'il allait déferer le dossier de l'affaire Adam à la Commission de Revision, aux fins de cassation.

L'engagement solennel a été pris. M. Lucien Hubert a tenu, d'ailleurs, à examiner personnellement le dossier. Il avait été frappé par la démarche que firent auprès de lui tous les parlementaires des Vosges, sans distinction d'opinion et surtout par l'exposé si convaincant que présenta M^e Pierre Xardel.

Nous avons interrogé l'éminent défenseur. Pour lui, le fait nouveau, susceptible de casser l'arrêt de condamnation, est le témoignage d'une

paysanne de Moyen-Moutier, village voisin d'Habeaurupt, la veuve Claude.

En septembre 1928, la veuve Claude, qui était interrogée sur la disparition d'un habitant d'Habeaurupt, déclara spontanément aux enquêteurs que, son mari étant mort, elle était prête à faire des révélations sur l'affaire Adam.

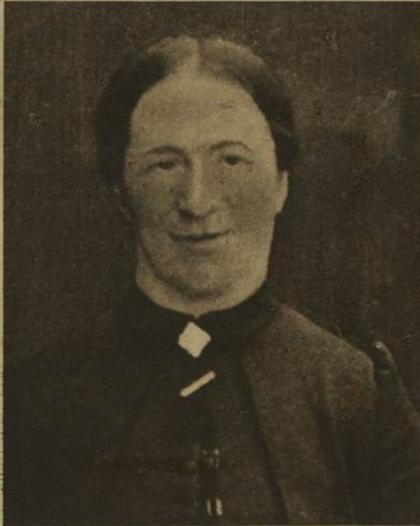
La veuve Claude avait bien, comme le chemineau Duchamp, seul témoin de l'accusation, assisté à une scène étrange dans une maison de Habeaurupt : un jeune homme et un homme plus âgé s'entretenaient avec un voisin sur le pas de leur porte d'un porc qu'ils venaient de tuer, lorsque la veuve Claude aperçut, derrière une fenêtre basse, une femme qui cachait vivement entre ses jambes son tablier taché de sang. Elle cherchait à dissimuler le corps d'une vieille femme étendue sur un banc. Étaient-ce les Adam ?

La veuve Claude fut conduite à Habeaurupt, au cours de l'enquête très approfondie que menèrent pendant trois semaines les inspecteurs de la 15^e brigade mobile, MM. Buffet, Gasnier et Moritz. Mise brusquement en face de la maison Adam, qu'elle n'avait pas revue depuis 1888, l'année du crime, et qui n'a d'ailleurs pas changé d'aspect, elle affirma très fermement qu'elle ne ressemblait en rien à la maison du drame. Chaque demeure d'Habeaurupt fut minutieusement examinée. Arrivée à la ferme qui surplombe l'ancienne route de Rudlin, la veuve Claude, très émue, déclara reconnaître la disposition des quatre murs qui avaient été depuis surélevés d'un étage. Elle identifia la fenêtre et marqua la position de chacun des personnages. Mais la description qu'elle en donna ne correspondait en rien à la physiologie des trois Adam.

La veuve Claude exprima son regret de n'avoir pas parlé plus tôt, comme son devoir le lui imposait. Mais son mari lui avait défendu de se mêler d'une affaire qui, disait-il, ne la regardait pas ; au surplus, elle était convaincue de la culpabilité de la famille Adam, puisqu'elle ne mettait pas en doute que les trois personnes qu'elle avait vues fussent Laurent Adam, sa femme et Justin. Alors, elle n'avait pas voulu s'attirer des ennuis et elle s'était tue.

On se renseigne : la maison dénoncée par la veuve Claude appartenait en 1888 à la famille Benay ; c'étaient les neveux de la « Meriot » ; ils furent à l'audience contre les Adam des témoins acharnés.

Le fait nouveau est décisif ; il doit entraîner la revision.



Justine Lecomte, épouse Adam, internée à l'asile d'aliénés de Clermont (Oise) après sa condamnation.

M^e Pierre Xardel nous a raconté ce que furent les derniers moments de Justin Adam, au chevet de qui il fut appelé en toute hâte, à l'asile de Maréville, le 21 août 1923. Rien ne saurait égaler le récit poignant de cette entrevue :

« Dans la grande salle du pavillon Morel, nous dit M^e Xardel, près de la haute fenêtre, Justin Adam était dressé sur son séant et il parlait. J'eus à peine le temps de serrer la main du docteur Hamelle que je tenais déjà celle de l'ancien bagnard. Sur aucune face humaine, je n'avais encore perçu l'expression d'une plus atroce douleur. Après cinq ans, cette vision obsède ma rétine... Le malheureux se croyait encore à l'instruction et il se débattait furieusement contre son juge ; mais il le tutoyait sans vergogne. Et quand il retombait sur son oreiller mouillé des sueurs de la mort, de lourdes larmes mouillaient son silence... »

« Puis il se relevait : « Mais, je suis innocent, je suis innocent. Moi coupable ? Ah ! les menteurs !... Mon pauvre père ! quinze ans de bagne... je mourrai à faire les travaux. Mais si je reviens, on verra !... » Son frère et l'une de ses sœurs s'évertuaient à le calmer : « Allons, Justin ! Ce n'est pas ton juge ; c'est ton avocat qui vient pour te délivrer... Regarde-le... Aie confiance... »

Un hébètement farouche détendit les traits du moribond, dont la poitrine cessa de râler. Le corps, déjà si maigre, s'allongea sous les draps et des doigts rudes cherchaient maladroitement à se mêler aux miens. Puis un murmure apaisé : « J'ai confiance, j'ai confiance... »

Il aura fallu plus de trente-huit ans pour effacer l'abominable erreur. La Justice doit se hâter maintenant. Il est temps...

Jean MORIÈRES.

CONCOURS

Remplacez les points par des chiffres pour que les sommes additionnées donnent 27.

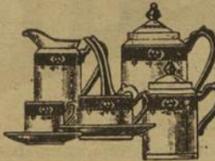
27

Tout lecteur qui enverra avec ce BON une réponse exacte à ARTIST'S SERVICE, 22, Place Charles-Fillion, Paris-17^e recevra une Œuvre d'Art de 50 francs. — Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse.

RIEN A PAYER POUR PARTICIPER A CE CONCOURS

200

NOTRE CONCOURS



Il ne tient qu'à vous d'obtenir ce joli SERVICE À CAFÉ 15 pièces, en Limoges décoré ! Afin de faire apprécier l'excellence de notre fabrication, nous distribuons gratis, sans aucun frais, de nombreux Services, parmi les bonnes réponses à notre question. Il suffit de compléter ce proverbe :
R - e - n - e - s - s - e - r - d - e - c - u - i - r
I - l - f - a - i - t - p - r - t - - à - p - e - n - t

Le nombre des Gâteaux n'est pas limité. Chacun peut donc obtenir ce joli Service. Ecrivez en joignant enveloppe à votre adresse au CONCOURS de la MANUFACTURE, Serv. 122, r. M. Lebranche, Paris.

T.S.F. ultime perfection

Le POSTE SENG (5 lampes) fonctionne avec les fameuses LAMPES A ECRA

Poste complet meuble acajou : 2.700 fr.

Depuis des années "Senga" a toujours poursuivi sa construction avec le même souci du progrès et de la perfection et a conservé son avance sur n'importe quel appareil concurrent. **Elegance, Robustesse, Technique, Précision** sont synthétisés dans ces appareils qui restent, malgré tout, à la portée de tous les amateurs par leur prix bien au dessous de leur valeur commerciale réelle.

Demandez le catalogue illustré contenant la description de nombreux modèles

AUDITIONS ET VENTE : Etabl. SENG, 15 rue Custine, Paris. RADIO-BELLEVILLE, 7, rue Rébeval, Paris. Du 15 Décembre à fin Janvier, une REMISE EXCEPTIONNELLE de 15 % sera accordée sur toute installation complète.

mf

PIERRE MAC ORLAN

Villes

Voici des filles des femmes des hommes et des rues

Un volume, 12 fr.

RIEN QUE LA VÉRITÉ

ASHBEL INTERNATIONAL DETECTIVE COMPANY

34 Rue La Bruyère PARIS

Telephone 18518 TRUDAINE 15391

SENSATIONNEL UNE FORMULE NOUVELLE "LA CHYPRE ANTIQUE" Suivant le parfum, odeur changeant. Le chimiste A. JOANNIS, 41, boulevard de Versailles, Suresnes, vous livrera sur reçu de 15 francs en mandat, un flacon réclame.

TOUT CE QUI CONCERNE L'AMPLIFICATION BASSE FRÉQUENCE

DE TOUTES PUISSANCES

LAMPES PHILIPS

PICK-UP PHILIPS 4000

TRANSFORMATEUR B F 4003

AMPLIFICATEUR MONOGRAPHIQUE 2781

LAMPES PHILIPS

LAMPES DE PUISSANCE E 400

PHILIPS

RADIO

(Suite des pages 3, 4, 5.)

Il est interdit aux gardiens de faire la conversation avec les condamnés, mais les circonstances veulent que cette règle soit parfois transgressée. Devant la cellule de l'enfant assassin, le gardien s'arrêta un instant pour répondre aux yeux interrogeant le silence.

Tu ne dors pas, Philippe?
Non, chef.
Pourquoi?
Philippe souleva, sous sa veste de bure, ses épaules maigres et pointues.
Sais pas... J'aurais pas dû faire ça, hein, chef, c'est abominable...
Car c'était son crime.
Et puis, reprit Philippe, ils vont me couper la tête.

Tous les condamnés entendent. Et du guichet où veillait Le Cardonnet, une voix jaillit, moqueuse :
— Sûr, mon pote, que ces s... vont te faire éternuer dans la panier à son. Sûr que je te dis...

Alors, sous les yeux du représentant des hommes, une conversation inattendue s'engagea entre les condamnés à mort.

Tais-toi, Totor, repliquait Philippe à l'autre assassin. Il ment, chef, n'est-ce pas? J'ai vingt ans. Pourquoi qu'ils me tueront? J'ai au bain et je me tiendrai peinar. Je n'ai pas à la guillotine. J'irai pas...

Dors, on ne l'exécutera pas, affirma le gardien. Tu sais bien ce que ton avocat t'a dit : oh ne fait plus mourir les gosses !

Ah ! ricana Lempereur de son guichet, si c'est le « gaffe » qui te le promet, alors, ma danseuse, tu peux te tenir aux branches. C'est une bande de fumeurs que je te dis. « Gi », mon gosse, qu'ils vont te faire éternuer dans le panier à courgettes, tu verras...

La conversation prit un tour plus macabre encore quand Lempereur, qui ce soir-là était en veine de rire, évoqua pour cet enfant, de son tombeau, l'image des femmes qu'il ne connaîtrait plus. Il parlait des femmes « qui ont des jupons et pas de barbe au menton ». Il faisait compliment au jeune assassin d'avoir encore des illusions sur l'amour.

Sois peinar, mon « pote ». T'auras pas le temps de voir ton musée dans le panier que t'arrive droit chez le bon Dieu. Avec lui faut pas te gêner. Tu n'as qu'à y aller de ta petite histoire. Aussitôt, il recolle ta petite tête sur tes épaules, et, allez, tu es un ange, avec des ailes, une cloche au cou, comme une vache, pour pas que tu t'perdes. Dis donc, même, puisqu'on va t'scier avant nous, à l'occase jacte un peu pour moi au père Bon Dieu, et dis-lui qu'il me garde une place au zinc dans un harem de nonnes...

Le Cardonnet, dans sa cellule, riait à gorge déployée, faisant danser ses chaînes.

Ah ! ah ! cette vieille fripouille de Lempereur, quel zig !

Le Cardonnet, si tu l'ouvres, je t'file ma pantoufle dans le bec.

« Gi », riposta le voyou. Qu'on m'ouvre la lourde une « broquille » (un moment) et nous verrons qui de nous deux mangera ta « tatave » !...

Taisez-vous, intervint le gardien.

Le couloir retentissait des coups frappés contre la porte d'une cellule. Que se passait-il donc au 11 de la septième division? L'homme qui y était enfermé parcourait de long en large, en bras de chemise, les pieds nus. C'était un être malingre, dont le crâne luisait et dont le menton s'allongeait d'une petite et sale barbiche poivre et sel. C'était Landru, en passe d'être transféré à Versailles et condamné à mort, et qui, bien que prévenu, mais soumis à la haute surveillance, voisinait déjà avec ceux dont il allait subir le sort.

Landru à cette époque avait la faveur de la curiosité populaire. Des firmes cinématographiques américaines proposaient des sommes énormes à son géolier pour qu'il consentît à « tourner » dans sa cellule. On fit poser ce fonctionnaire, dans son uniforme, devant une cellule construite de toutes pièces dans un studio afin de répandre dans le monde le visage du géolier du tueur de femmes. De grandes vedettes venaient voir le même homme et lui offraient des sommes astronomiques pour obtenir un autographe de l'assassin. Landru recevait à son adresse plus de deux cents lettres par jour, deux cents lettres d'amour, ce qui lui faisait dire :

Il n'y a que la dernière qui sera moins drôle.

La dernière?

— Oui, quand la « veuve » me demandera en mariage !

Mais ce soir-là, Landru n'était pas en humeur de plaisanterie.

Qu'y a-t-il, Landru ? interrogea le gardien.

Vous avez frappé ?

— On ne peut pas dormir. Vous n'entendez donc pas. Ils m'écorchent tout vif.

Au delà des murs noirs de la Santé, la fête de Denfert-Rochereau battait son plein. Le vent en apportait jusqu'à la prison des bouffées lointaines, qui déferlaient parfois par les vastes entr'ouverts. Landru grommela :

Quels crétins !...

C'était un spectacle curieux que de voir Landru en colère, dans le décor de sa table où il avait aligné des dossiers rangés dans un ordre parfait, une boîte de papier à lettre, un morceau de savon et une boîte de pâte dentifrice, dans le décor de cellule où, sur les murs, il avait inscrit un calendrier complet, et où il tenait à la fois le compte exact de jours écoulés et de l'heure d'envoi de chacune de ses lettres...

Calmez-vous ! dit le gardien.

Il était plus de minuit. Le gardien reprit sa ronde interrompue. Le Cardonnet, debout sur son lit, tout nu, se donnait du mouvement, bien qu'il eût les fers. Exsangue à son guichet, l'assassin Philippe questionnait encore :

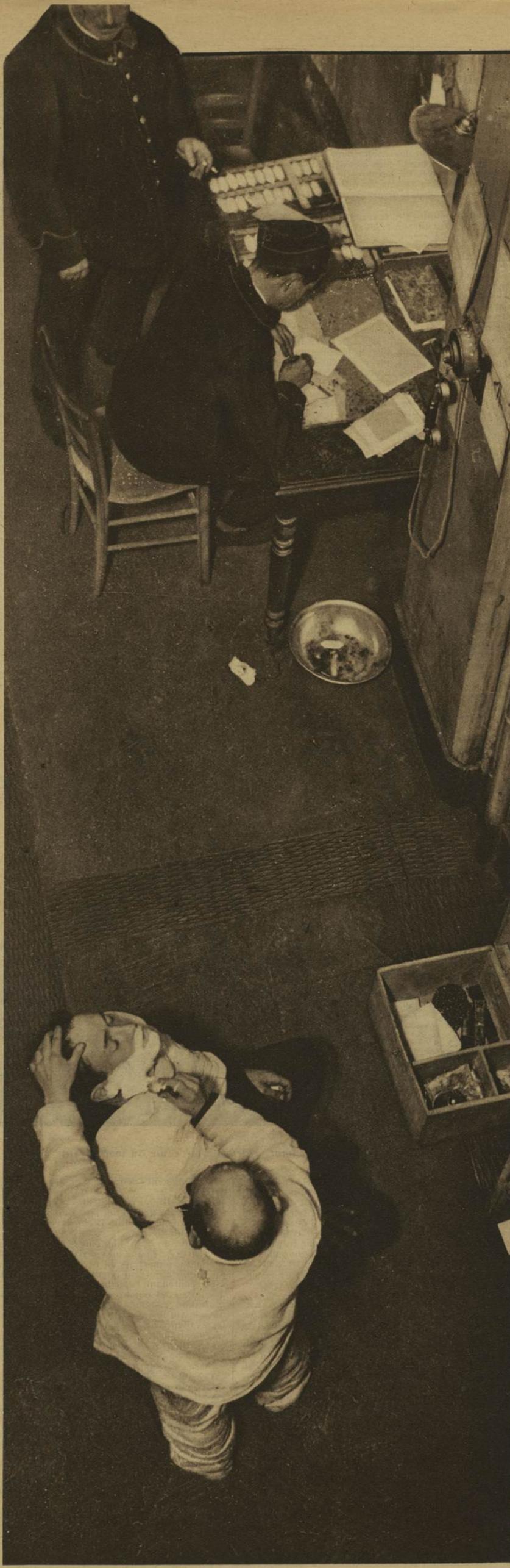
Alors, chef ! Vous croyez qu'on va la signer, ma grâce ?...

Il faut avoir l'âme bien trempée pour ne pas éprouver un sentiment de peur redoutable, la nuit, à la haute surveillance, dans le quartier des condamnés à mort.

Les vingt minutes de Dervaux

L'épicier millionnaire Dervaux, qui, au cours d'une discussion d'intérêt, étrangla sa femme et la dépeça ensuite pour la jeter dans un sac en Seine, racontait souvent son crime, du guichet, à ses gardiens. Il avait tué dans un moment de colère et s'en expliquait cyniquement :

Elle ne consentait à quitter la maison qu'à condition d'avoir un peu de... (le texte est coupé)



Avant d'être condamné à mort, il pouvait encore avoir quelque souci de sa toilette, se faire raser.

Alors, tout ce que j'avais fait, le produit d'une vie de privations, cela aurait été pour elle !... Une femme qui avait passé sa vie à me contrarier !...

En dehors de son avocat, M^e Henry Torrès, qui jusqu'à son dernier jour, lui prodigua une assistance plus qu'humaine, seule sa mère, une vieille femme, venait le voir au parloir.

Le parloir des condamnés à mort est installé dans une cellule qui est séparée en deux cages par une grille de fer. D'un côté le condamné, enchaîné, est assis sur une chaise, entre deux gardiens, que surveille un brigadier, de l'autre côté attendent les visiteurs : père, mère, frère et sœur seulement.

Les murs de cette petite salle ont entendu des conversations incroyables. Imagine-t-on que des hommes promis au bourreau aient encore le souci de leurs amours, de la fidélité de leurs femmes, et, quand elles sont prostituées, de leurs affaires ? Ils l'ont... En ce qui concerne Dervaux, sa mère seule parlait. C'était infiniment poignant, ces radotages de maman...

— Est-ce que tu te trouves bien ? disait-elle. As-tu froid ? Qu'as-tu au pied ? Qu'est-ce que c'est que ces savates ? N'es-tu pas honteux d'être dans cet état, toi, un homme qui avait l'habitude d'être si bien habillé ?...

Elle attaqua presque immédiatement la question affaires.

— Ta maison est au pillage ! On a emporté un des volets. Ton auto se rouille au garage. C'est idiot, ce que tu as fait. Je ne veux pas croire que tu as tuc pour de l'argent. Et ces jurés qui t'ont condamné ! C'est abominable !...

Dervaux revenu dans sa cellule passait de la terreur à une exaltation joyeuse, mais terrifiante. Sa grâce serait-elle signée ? Il croyait encore, le malheureux, à la puissance de l'argent, de son argent...

La veille de son exécution, il surprit, comme Gounod, une conversation significative entre un brigadier de ronde et son gardien. Cette conversation avait interrompu une explication confuse qu'il donnait à son géolier sur la meilleure manière d'installer la vitrine d'une épicerie. Le gardien, revenu de son effroi, l'invita à poursuivre.

— C'est drôle, dit Dervaux, il me semble que vous êtes devenu tout pâle.

— Je n'ai pas chaud, dit l'homme, c'est tout... Et il s'écarta.

Dervaux demeura au guichet. C'était un homme petit, bedonnant, qui se tenait très droit sur des jambes épaisses et courtes. Sa tête était grosse et ronde, son front était étroit, coupé par des cheveux épais et noirs et par deux sourcils droits et fournis. Il avait la bouche sensuelle et dure. Un éclair jaillit de ses yeux.

— Ta, ta, ta... Faut pas me la faire...

Il fut nécessaire de lui mentir. Le gardien lui fit serment que sa grâce était signée. Ce fut une explosion. Dervaux se frappait la poitrine à grands coups, bégayant des mots sans suite.

— La grâce ! Chic, chic ! Mon vieux Dervaux, tu vas avoir le droit de vivre ! Et dire que j'ai eu peur. La grâce !...

Il se promettait de faire venir le lendemain une bouteille de Bordeaux de la cantine. On le coucha. Mais il se réveilla, un peu plus tard, pour demander au gardien s'il ne préférait pas le bourgogne au bordeaux.

Il ne dormait pas encore que, dans la nuit glaciale, au dehors, on commençait à monter la guillotine...

Les bois de justice

Avez-vous jamais vu monter la guillotine ? Boulevard Arago, sur le trottoir, à un endroit, toujours le même, où l'herbe, nourrie par le sang des condamnés, est toujours dense et fleurie, quatre hommes vêtus de cottes bleues retirent d'un fourgon et déposent dans le cercle que dessine une lampe « tempête » un étrange matériel. Il y a là deux longues poutres carrées, une large planche, des cubes de bois, un seau, une échelle, un échin noir, une longue et solide corde, un chapiteau à gorge où est vissée une roue de cuivre, une grande et épaisse croix de bois rouge, un niveau de maçon, un marteau, un bloc de fer, sur lequel brillent quatre écrous d'acier. Il y a aussi un panier rouge, tapissé d'une plaque de zinc à l'intérieur, et rouge également, une boîte de fer ovale, très haute, dont l'un des bords est surbaissé.

Les quatre hommes travaillent, sans se préoccuper des badauds...

— Plaçons la croix ! Fichu trottoir. Pierre, passez-moi la cale et le niveau !

L'homme qui parle ainsi n'a pas la cotte bleue. C'est presque un vieillard. Il est coiffé d'un chapeau melon. Il relève, à intervalles réguliers, comme pour satisfaire à un tic, le col de son long pardessus gris. Dans la demi-obscurité, son visage se découpe angulaire, allongé encore par une barbe courte, taillée en pointe, toute blanche. Il dégage une impression de lassitude et d'indifférence à tout ce qui, en dehors de la préparation des hautes œuvres, se passe autour de lui. Son regard gris fer a des flammes douces. C'est M. Deibler.

Il commande, d'une voix calme :

— Donnez-moi encore une cale.

Accroupi devant la croix carrée que ses aides ont assemblée, il y fait glisser son niveau d'eau. Une nouvelle cale est nécessaire. Il la met en place, avec un marteau, à petits coups. Il recommence la même opération pour remédier à une forte inclinaison des montants. Clic, clac... Trois nouvelles cales sont placées. La bulle d'air qui court dans sa prison de verre s'arrête enfin entre ses deux repères noirs.

— Ça y est !...

M. Deibler connaît trop bien sa machine pour ignorer que son bon fonctionnement dépend d'un aplomb parfait. Sa machine... On en avait fait autrefois un épouvantail. Elle a changé de forme, de physiologie, de couleur même. Elle a gagné en rapidité, en souplesse. Indifférent à l'opprobre qui s'attache à sa terrible besogne, M. Deibler, enveloppé dans son manteau gris, surveille la verticale de sa guillotine, rendant parfaite la marche du couperet, s'efforçant par là d'abréger une torture humaine...

— Placez les montants !...

Sous les épaules solides des aides, les lourdes pièces de bois, longues de trois mètres, sont dressées. Avant que ces montants soient fixés par deux charnières, un homme jeune, encore imberbe, le neveu de Deibler, dit-on, et qui, s'il le veut, remplacera son oncle, dispose entre les deux bras écartés une double planche dont le bord supérieur est découpé en forme de demi-lune. Au-dessus, il place également deux planchettes doublées de cuivre et découpées aussi en demi-lune. Cet appareil forme la terrible machine M. Deibler, toujours accroupi, ouvre un échin noir angulaire. Dans la sole rouge qui le

glace, le couperet. Un aide le visse à un « mouton », un morceau de fer pesant plus de cinquante kilos, qu'il insère dans la lunette. Puis c'est le montage : le couteau et son pesant mouton sont emprisonnés dans les rainures des montants. L'apprenti bourreau, grimé sur une échelle, les recouvre d'un chapiteau. Il installe la corde qui commande le couteau, puis, lentement, à bras d'homme, par saccades, le triangle d'acier est accroché à trois mètres sous le chapiteau rouge. Il ne reste plus qu'à établir la bascule. A droite de cette bascule, les aides disposent le panier qui recevra le corps, à gauche, le seau qui recevra la tête du supplicié...

Il est quatre heures quand leur besogne est achevée. La jument du fourgon piaffe d'ennui et de froid. Là-haut, dans sa cellule, allongé dans ses draps tièdes, Henri Dervaux, repris par l'espoir, dort profondément...

Je vis le fourgon s'engouffrer dans la rue de la Santé, franchir la porte de la prison. A l'entrée du greffe, les aides quittèrent leurs cotés bleues. Dans un coin obscur, M. Deibler entra, posa son parapluie à manche recourbé qui ne le quitte pour ainsi dire jamais...

J'assistai à la préparation de la toilette. Le bourreau maniait les ciseaux : deux de ses compagnons démaillaient un long paquet de cordelettes, qu'ils découpaient, à vue d'œil, en hommes qui savent ce qu'il faut de corde pour entraver les pieds et les mains d'un condamné. Le directeur de la Santé, coiffé d'un képi à passementeries d'argent, dialoguait avec des magistrats. Le bruit de la cloche qui sonne l'heure tomba lourdement dans le silence. N'allait-il pas éveiller Dervaux ?

Il dormait quand le verrou de sa cellule fut tiré de sa gaine. Trois gardiens entourèrent le lit. Le gardien chef se pencha sur l'homme :

— Dervaux, dit-il, Dervaux !

Le condamné entrouvrit les yeux, les referma, se rendormit...

Le gardien chef lui toucha l'épaule.

— Dervaux, il faut vous réveiller, nous avons quelque chose à vous dire...

Le condamné ouvrit tout grands ses yeux, s'assit sur son lit et bâilla. Puis, presque dans le même mouvement, ahuri, étonné, il balbutia :

— Je... Mais... Quoi?... Mais entre nous...

Entre nous : sa locution habituelle ! On lui fit

Quelqu'un lui tendit un étui garni de cigarettes. — Je ne veux rien recevoir d'un tas de gens comme vous. F... la paix !

A cinq heures moins quelques minutes, le jour apparut dans les carreaux de la fenêtre. M. Deibler fit un geste. Les gardiens s'effacèrent, lui abandonnant le condamné.

Il taillait à grands coups dans la chemise du patient, une chemise à pois bleus. Il lui lia les mains derrière le dos et lui paralysa les jambes avec les entraves. Dervaux jetait sur lui un regard terrible, mais ne résistait pas, ne gémissait pas, ne protestait pas...

Quelques minutes plus tard, boulevard Arago, le bourreau essuyait son couteau rouge...

Le baptême de Bijou

Pourquoi Mohamed Ben Kémili était-il venu à Paris ? Quand je lui demandais de me raconter pourquoi il s'était laissé arracher à sa tribu, à sa kasba, à son désert, pour venir se jeter dans notre brume dévorante, il essayait vainement d'extraire un souvenir de sa cervelle de barbare...

D'un passé cependant proche, il savait seulement qu'un jour, n'ayant pour toute fortune que sa gandourah grise, il avait tourné le dos à l'ouest pour venir échouer à Oran, la ville féérique du Nord. Il devint tirailleur, puis, son congé fini, un recruteur d'hommes le fit embarquer clandestinement dans un navire en partance pour la France. Il fit le voyage dans une soute à charbon, près des chaudières étouffantes, se nourrissant de figues sèches. Il fut dockeur à Bordeaux, puis manœuvre dans une usine de Bilancourt où sa tâche consistait à serrer des écrous. La destinée voulut qu'il aimât une accorte crémière de la rue Fondary, une brune qui lui avait souri. Fil-il le rêve de l'enlever et de retourner avec elle dans sa tribu ? Un soir, il lui confia des projets de mariage. Elle le repoussa doucement. Il insista. Elle se moqua de lui. Il l'assassina. Des passants entendirent la malheureuse hurler à la mort : ils intervinrent. Ce fut une rude poursuite : le couteau sanglant de Kémili trancha ce jour-là la vie d'une poursuivante et blessa mortellement un autre homme...

Comprenait-il qu'il allait à son tour perdre la vie ? De la cour d'assises il n'avait gardé que le souvenir d'une salle bien jolie et de gardiens bien asti-

— C'est bien, Bijou. Je vois que tu veux être chrétien et même bon chrétien ! Je te promets de te baptiser, mais, pour être chrétien, il faut savoir tes prières. Tu ne connais pas tes prières. Tu ne connais pas les exercices religieux !

Bijou garda un instant le silence. Les mots qu'il n'avait pas bien compris roulaient dans sa tête. Puis il dit :

— Moi j'apprend tout de suite exercice chrétien. Bijou bon soldat, bon chrétien !

Désormais Bijou, chaque jour, prit une leçon de catéchisme. Un gardien, païen comme un diable, mais pitoyable à son exaltation, lui apprit comment on se met à genoux, comment on joint les mains, comment il sied de fermer les yeux pour se recueillir. L'Arabe s'exerçait à faire le signe de la croix.

— Regarde, disait-il... Je sais. (Il plaçait un doigt sur le front.) Ça le papa (il plaçait son doigt sur l'estomac). Ça le piti du papa (il mettait sa main sur l'épaule droite). Lui assis.

— Non, ce n'est pas « lui assis », lui disait-on. C'est « ainsi soit-il ».

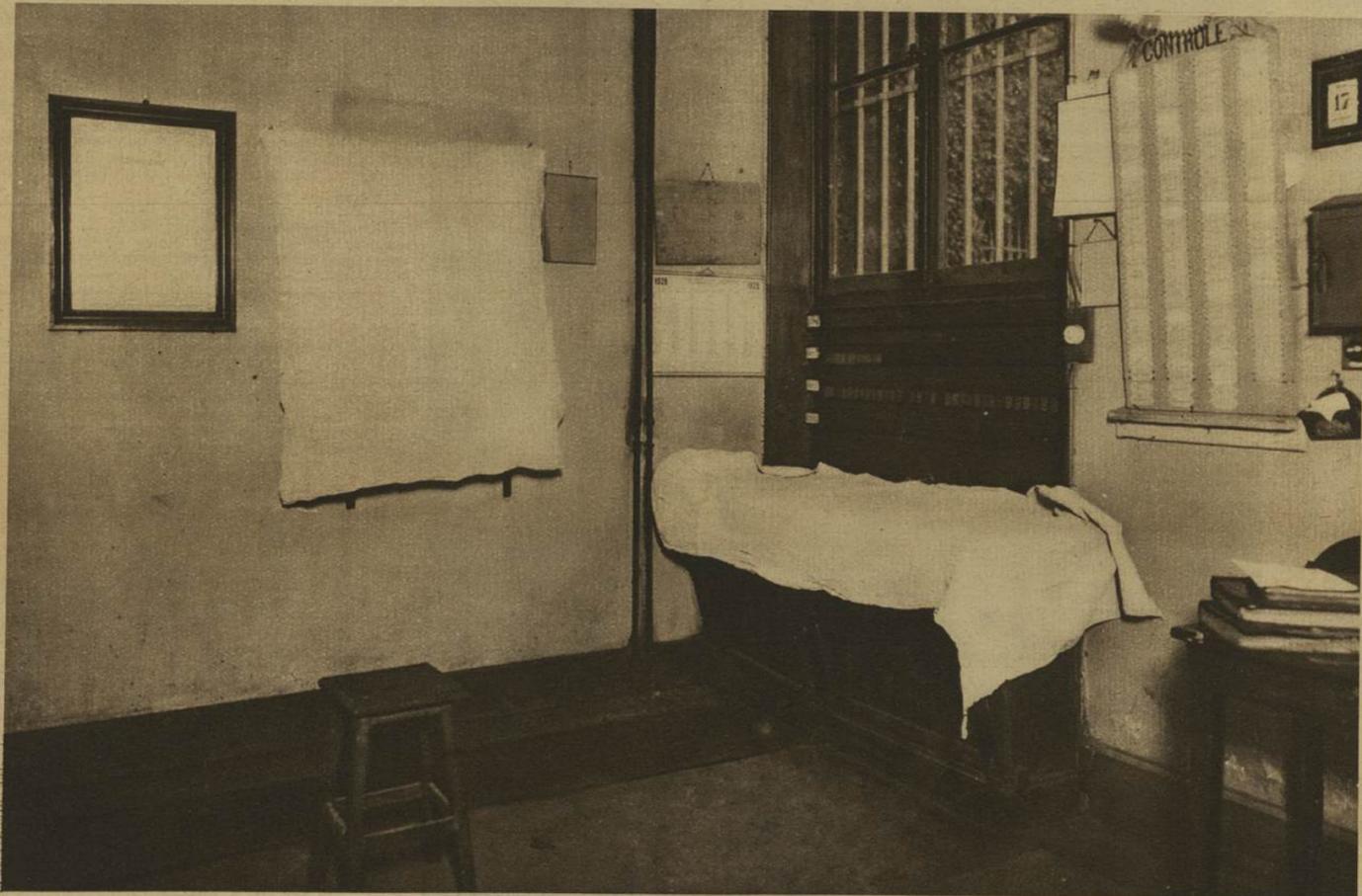
Il récitait son Pater à peu près dans ce style :

« Le papa qui est au ciel assis, lui donnera à moi pain et couscous. Il donnera toujours hier, demain, aujourd'hui, sé-pri-t. Le papa que j'aime beaucoup a lié les méchants avec la moukala et pas Bijou. Zamais lié moi. Toutes la madame aiment et le fruit de son traille. Assis-lui... »

Rien ne pouvait plus impressionner et incliner à la bonté que d'entendre cet enfant assassin zézayer pour la première fois quelques mots d'amour. Il s'extasiait à répéter un des plus beaux et des plus naïfs poèmes qu'aient jamais conçus les hommes civilisés. Il était émouvant, Bijou, quand, à genoux, accroupi sur ses chaînes, tendant des mains qui avaient répandu le sang, il récitait d'une voix d'enfant, qu'il cherchait à rendre tendre, une prière de sa façon :

« La mama de petit donnera à Bijou beaucoup de tabac pour lui chiqué, aujourd'hui, demain, hier. C'est li petit, quand il vient sur la terre sur le bourricot, dans le Sahara, qui l'a dit : ti aime tout le monde, tout le monde comme moi. Après larka. Quand ti est mort, ti est pas mort et ti manges toujours des figues avec li Bonne Dié !... »

L'aumônier se déclarant satisfait, il fut enfin sérieusement question de baptiser Bijou.



Ci-dessus : La pièce où se fait la dernière toilette du condamné. En haut, à droite : la cellule du mort-vivant.

connaître que son heure dernière était arrivée. Il n'eut pas l'air de comprendre !...

— La grâce... Refusée... On va m'exécuter... Me tuer... N. de D... Je ne rêve pas... Deibler... Je suis innocent, moi, innocent, messieurs !... Ce n'est pas possible !...

On lui tendit ses vêtements.

— Oui, merci, je vais m'habiller. Faut-il aussi changer de chemise ?

On lui proposa le secours de l'aumônier.

— Que voulez-vous que je fasse du Bon Dieu ici ! On sollicite ses dernières confidences.

— Sûr que j'aurais pas mal de choses à dire, si vous n'étiez pas tous des fripouilles. C'est un assassinat que vous faites-là. Et maintenant, allons-y...

Il quitta sa cellule, tenant gauchement son chapeau dans sa main...

Il était trop tôt... Nul n'a jamais dit ce qui se passa ce jour-là...

Imagine-t-on qu'un règlement puisse être appliqué rigoureusement à un homme qui va mourir ? Cela fut...

M. Deibler, ayant appris que le condamné quittait sa cellule pour lui être remis, gronda :

— C'est fou cela... Quatre heures et demie (il vérifia l'heure à sa montre). Tant pis. Il m'a été prescrit d'exécuter cet homme à une certaine heure. Je respecterai les ordres qui m'ont été donnés !...

Il releva le col de son pardessus et s'en fut vers la cour de la prison... Dervaux vint s'asseoir sur l'escabeau, pour la toilette. Les aides, derrière lui, effondrés contre le mur, parlaient entre eux à voix basse, comme s'ils ne le voyaient pas. Ce supplice de l'attente, s'il fut horrible pour le condamné, le fut aussi pour ceux qui vécurent ces longues minutes. Dix minutes, puis un quart d'heure passèrent. Dervaux et son escorte restèrent figés à la même place. Le procureur de la République, timidement, rompit le silence :

— Monsieur l'exécuteur des hautes œuvres est-il là ?...

M. Deibler réapparut. Il tira sa montre de son gousset, hocha la tête, puis regarda à travers la vitre le ciel brillant de clartés neuves. Ce n'était pas l'heure encore.

— Dervaux, voulez-vous un verre de rhum ? questionna le gardien chef.

— Merci, dit-il, jamais d'alcool à jeun !...

qués ». Il commença à se trouver bien en prison, quand il fut condamné à mort, parce qu'on le nourrissait mieux, parce qu'on lui permettait de fumer...

Mohamed ben Kémili était le type parfait de la brute : membres énormes, muffle bestial, lèvres épaisses et retroussées. Ses gardiens l'avaient surnommé, on ne sait trop pourquoi, par ironie sans doute, Bijou. Ils se jouaient de son ignorance, de sa candeur barbare. Quand ils entraient dans sa cellule, ils lui rappelaient son ancien métier de tirailleur :

— Garde à vous, fixe ! Repos !

Mohamed Ben Kémili raidissait son corps nerveusement, puis le détendait. En récompense, on lui fournissait du tabac à chiquer. Il s'amusait à ce jeu, disant :

— Pourquoi ti appourtes pas à Bijou fisi pour l'exercice, fisi pour le gherie. Toujours ti dis : j'appourte demain. Jamais tu appourtes bonne fisi. Ti es caroutier, mon z'ami.

Il y a des plaisanteries qui ne peuvent germer que dans l'esprit des hommes qui, devant l'accoutumance des condamnés à mort, n'ont pour eux ni amitié, ni mépris. Un gardien lui proposa un jour de le faire « chevalier du boulevard Arago » à condition que sa cellule fût un modèle de cellule et que sa conduite fût exemplaire. Trois geôliers participèrent au simulacre de prise d'armes. On lui remit une médaille faite avec un chiffon et une breloque. On la lui coust sur sa chemise de toile. Il exigea l'accolade...

On donnait ainsi à Bijou des rêves dorés. Un autre gardien compléta les joies de son paradis en lui suggérant une autre idée :

— Bijou, lui dit-il, si tu veux avoir du tabac et des allumettes, du chocolat, du vin, du couscous le dimanche, des cacahuètes le lundi, fais-toi chrétien.

Cette conception germa pendant plusieurs nuits dans le cerveau de l'Arabe. Chaque fois qu'il s'éveillait, il recommençait la même litanie.

— Je veux être chrotien ! Je veux être chrotien !

Il en perdit le manger et le boire. L'exercice quotidien, la parade de fortune dans la cellule des condamnés à mort ne l'amusa plus. Il insistait :

— Moi plus être bourricot, plus Kabyle... Toi parli jouli, jouli. Je veux être chrotien.

L'aumônier intervint et fit tout ce qu'il put pour calmer le barbare.

— Comment veux-tu l'appeler ? Pierre, Paul, Jean ?

— Non, Bijou, répondit-il.

On décréta qu'il serait oint sous le nom de Pierre.

— Demain, répétait Bijou avec orgueil. Je suis Pierre, Sidi Pierre !...

Ce fut un beau baptême ! Le lendemain, vers neuf heures, l'aumônier arriva dans la cellule du condamné à mort, ayant revêtu sur sa soutane noire un surplis ajouré. Il tenait entre ses mains un vase sacré contenant l'eau lustrale. L'enfant de chœur, qui faisait les réponses, un détenu, cambrioleur de profession, chaloupait son bonnet de condamné sur un œil. On installa sur la table une nappe blanche, un évangile. Le gardien interrompit un instant la cérémonie pour harponner durement l'enfant de chœur qu'il avait vu dérober sur la table de Bijou un demi-paquet de tabac et deux bâtons de chocolat :

— Lève tes pattes en l'air, voleur !...

Cela fit incident.

Pourquoi il met dans sa poche le tabac et li chocolat, maugréat Bijou.

Il serrait les poings. Il se mettait en colère, menaçant l'enfant de chœur.

— Toi, ti es kif kif, sergent, mon z'ami...

Tout fut prêt enfin. Bijou se mit à genoux. L'aumônier recita les prières d'usage. L'Arabe, comme un enfant, pépiait, caressant de ses grosses mains le surplis.

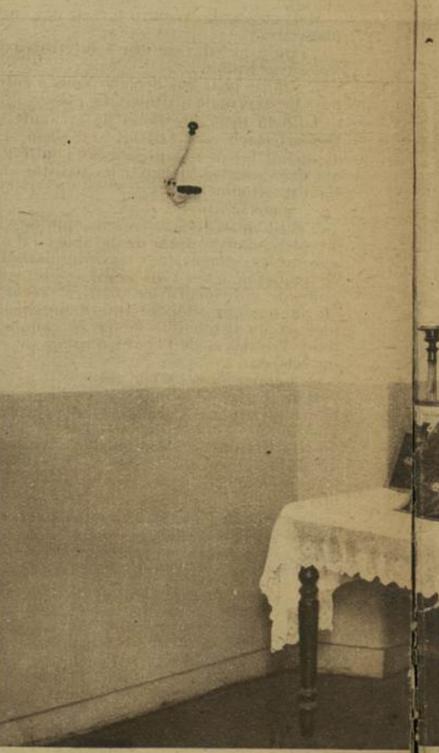
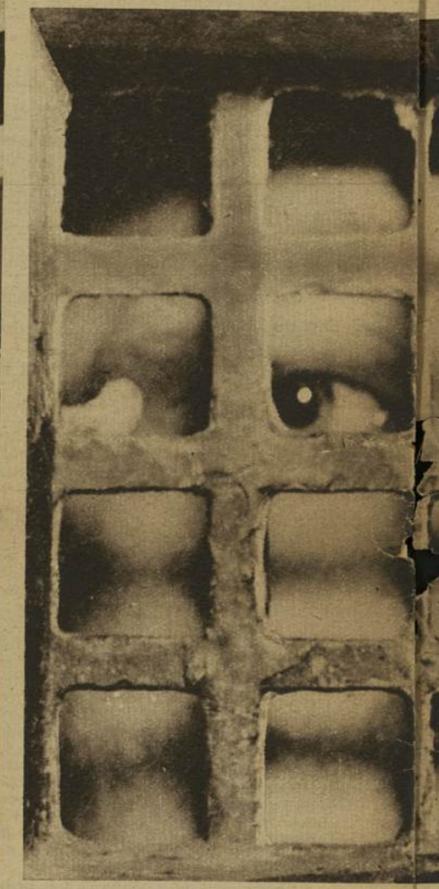
— Oh ! ton chemise, jouli, jouli. Mon vic, toi il va comme belle madame, chemise, petits trous. Comme madame, ti as chemise...

Il y eut un autre incident comique. La prière terminée, l'aumônier ayant demandé à Bijou de lui dire le prénom qu'il avait choisi, l'Arabe lui répondit le plus sérieusement du monde :

— Fanfan-la-Tulipe !

Un éclat de rire général souligna sa réplique. Bijou s'en expliqua.

— Pierre fini ! Fanfan-la-Tulipe maintenant. Le



CHEZ LES CONDAMNÉS

gardien cette nuit l'a dit à moi. Pas Pierre, pas joulé. Fanfan-la-Tulipe, joulé...

Il fut nécessaire de batailler pour qu'il consentit à abandonner le nom de Fanfan-la-Tulipe. Cela dura... Enfin, l'enfant de chœur répondit gauchement aux prières du baptême. L'aumônier prit le vase contenant l'eau lustrale...

Ainsi Mohamed Ben Kémili, le tueur de la rue Fondary, eut-il son âme purifiée. Quelques jours plus tard, il fut remis au bourreau et exécuté...

Mais Mohamed Ben Kémili ne paraissait pas pouvoir se tenir tranquille. Il déjoignit ses mains lentement. Il allongea son bras — un bras qui nous parut démesurément long, enleva une de ses savates et la lança dans un coin de la cellule que, depuis un moment, il fixait avec obstination...

Oubliant le prêtre, la cérémonie, on le vit se traînant sur les genoux, ramper puis revenir triomphalement, tenant par la queue une souris assommée. Tiens, dit-il à l'aumônier, Z'ai tué le diable. Rougarde, Rougarde. Z'ai tué le méchant!

Deux petites gouttes d'eau roulèrent dans la poussière : deux larmes, que l'aumônier versait sur l'enfant possédé qui venait peut-être de sauver son âme...

Cinq jours après, Pierre "le chroufien" alias Mohamed Ben Kémili, le tueur de la rue Fondary, fut décapité boulevard Arago.

Les mémoires du bandit aux gants gris.

J'ai connu aussi Mecistas Charrier, le bandit aux gants gris. En compagnie de deux autres mauvais garçons, il avait attaqué, une nuit de 1920, les voyageurs du train 5, exigeant leurs portefeuilles. Ce soir-là, il avait brisé, d'une halle, la vie du jeune lieutenant Caravelli, qui lui avait résisté.

C'était un curieux homme. Un fou peut-être. En cour d'assises, lorsque le président lui avait demandé sa profession, il lui avait répondu :

Esclave de la société.

— Votre adresse.

Aujourd'hui la prison, demain le néant.

— Avez-vous quelque chose à dire ?

— Si j'étais riche, président, je serais un bourgeois comme vous et, peut-être à votre place !

Mecistas Charrier conserva cette attitude de révolte jusque dans la cellule des condamnés à mort. Imagine-t-on qu'un homme promis à la guillo-

prisonnier, mais un condamné à mort. Il n'en est rien cependant. J'ai donné une âme à ma porte. Je pourrais dire plus encore. Je pourrais parler de sa voix, de sa respiration, de ses yeux.

Laissons la porte, qui, seule, me permet encore de fraterniser avec les hommes... Dans ma cellule, je me suis fait une bibliothèque irréaliste. J'ai placé vingt-cinq volumes avec beaucoup de soins sur d'imaginaires rayons. Voici Hugo. Voici la Bible. Voici Rimbaud, sur ma table, Baudelaire, au bord de la fenêtre, jetant un cri charnel. Vigny, le bon Vigny s'éveille sur les murs. Je l'ai rangé parmi les livres usés. L'exquise Mme de Noailles dort dans mon lit. Mme de Sévigné, minauda dans un coin de la cellule... Et puis voici Rostand, Zamacoïs.

Sur le plafond s'étale une carte immense, celle d'un chimérique pays... Il n'est pas une lézarde, un trou, une toile d'araignée, un cadavre de mouche dont je n'ai fait une mer, un mont, un chemin, un désert. C'est le pays où je m'évade. J'ai orienté ce nouveau monde : le nord est dans la direction de ma fenêtre, le sud vers la porte, l'est du côté de ma table, l'ouest s'allonge dans mon lit. Les fissures du plafond représentent les grandes voies de communication du pays. J'ai découvert ma capitale : un tas de mouches à la bifurcation des routes et des lignes de chemin de fer. Je lui ai donné un nom : La Ville Morte. A peu de distance de la Ville Morte se trouve le Lac Sacré ; une tache d'humidité qui a la forme d'une croix. La Mer du Croissant — une autre tache d'humidité, possède deux grands ports : Mythum, dont la ville est constituée par une mile écrasée, et Chicanum, une chique de tabac que quelqu'un a projetée au plafond et qui y est restée.

La lumière électrique qui tombe, nuit et jour, dans ma cellule a une très grande importance dans la topographie du pays de mes rêves. Elle représente dans la partie Sud, une région torride appelée le désert électrique. Enfin d'autres villes, d'autres régions sont là... Dans l'ombre, j'ai placé le désert polaire. Dans les raies que dessinent les barreaux sur le mur, j'ai situé les pays tempérés. De-ci, de-là sont d'innombrables routes : le chemin noir, le chemin gris, etc... des fleuves : le Resols, le Serpentin, le Tortillard, qui arrosent sur leurs parcours jantaisistes, des hameaux, des bourgades : la Paille, l'Aile Arrachée le Cafardum.

Je possède un monde, un vaste monde. Je chevauche,

s'étagaient vers le ciel, comme de fraîches ombrelles. Dans cette oasis, une cascade blanche désaltérait la terre. Au bord d'un ruisseau, des femmes arabes dansaient en frappant de leurs pieds nus du linge qu'elles lavaient. Des enfants tout nus et très beaux, n'apercevant, me tendaient des dattes fraîches et des oranges sauvages. J'avais faim. J'avais soif. J'essayai de boire à un vase d'eau fraîche. Vains efforts. L'eau n'arrivait pas dans ma gorge. Je voulus prendre une orange fraîche que m'offrait une jeune fille : mes mains paralysées ne réussirent pas à la saisir... Ce n'était qu'un mirage et bientôt le chant de la cascade, s'éloigna jusqu'à disparaître : les palmiers perdirent leurs palmes, le ruisseau rentra dans le sable, les enfants et les femmes s'évanouirent... Une divinité étrange, une femme aux longues tresses blondes, arrêta mon chameau et m'annonça que j'étais arrivé au pays de la mort.

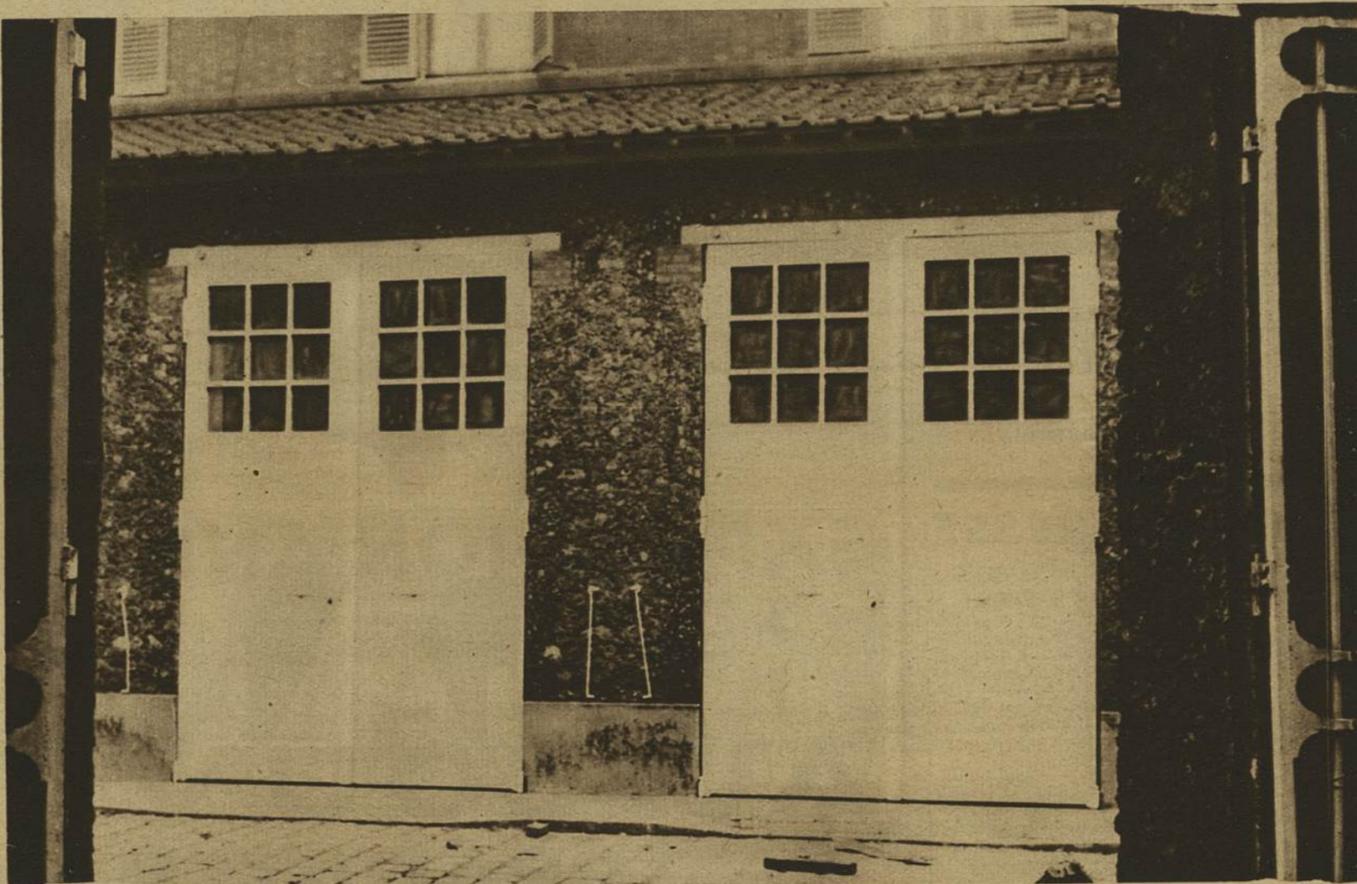
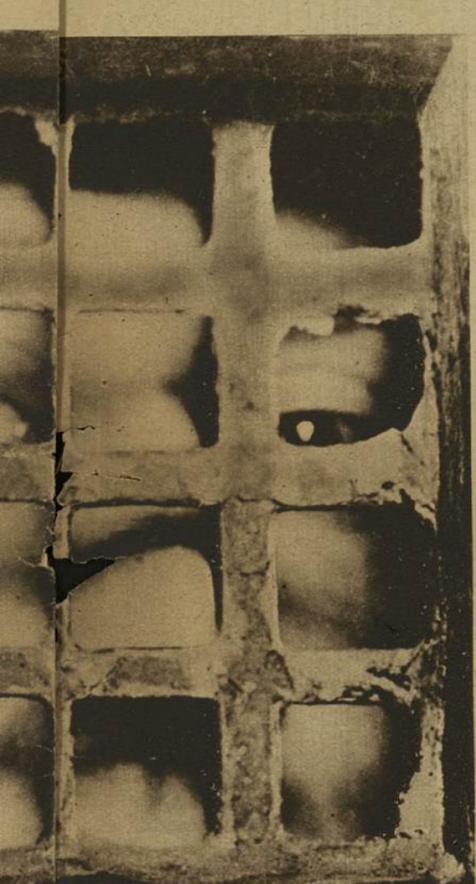
Une autre fois, il me sembla que je volais avec de fragiles ailes de guêpe. J'allais, je venais, je bourdonnais. J'avais quitté la rivière du Tortillard, et je n'avais plus à dévorer que le cœur des fleurs. Je m'enivrais dans les lauriers-roses qui croissent au bord du Serpentin... Je m'éloignais de parfum et de liberté, lorsque mes pattes essayèrent vainement de s'arracher des mailles collantes et fines d'un filet où je me trouvais pris tout à coup... Je luttais. Mes pattes ébranlaient le ré, mon dard brisait les mailles. Une pluie d'or tombait de mes ailes... J'étais dans une toile d'araignée. L'araignée s'approcha, allongeant vers moi sa tête velue et monstrueuse. Pareils à deux fanaux rouges, elle portait sur son front noir ses yeux cruels. A chacun de ses pas, je sentais frémir sous moi sa toile chaude. Une de ses longues pattes tomba brutalement sur mes ailes qu'elle brisa :

— Je l'attendais, me dit-elle.

— Etes-vous donc la Justice, lui criai-je.

— Que l'importe. Je suis surtout l'araignée. Réveille-toi. Regarde autour de toi. Vois la fenêtre et ses douze barreaux. Ne sens-tu pas sous ton corps ton lit de fer. Réveille-toi. Voici la porte, la table, la chaise enchaînée, la prison et derrière le guichet, étonné de ton silence, ton gardien. Ne vois-tu pas aussi l'échafaud dans l'ombre ?

Ce jour-là le monde que j'avais créé, disparut comme englouti dans la terrible réalité. Il me sembla que j'étais entré dans le vestibule de la Mort. J'eus un cri d'enfant : " Maman, maman ! "



Ci-dessus : les hangars où sont remis les bois de justice. En bas, à gauche : le parloir où est dite la dernière messe.

tine, puisse libérer suffisamment son esprit des tristes réalités qui l'entourent jusqu'à connaître la joie de penser librement, voire jusqu'à éprouver une irréaliste sensation de bonheur.

Il y parvint. Pendant les longues semaines où, enchaîné, il devait s'apprêter à satisfaire à la vengeance des hommes et à souffrir, il se dédoublait et vécut libre. Je suis un des rares hommes qui connaissent son secret et le voici dans les termes mêmes où il me l'a confié, tel qu'il l'écrivit après cinquante jours d'existence dans la cité des morts-vivants.

Mon sort de prisonnier a beaucoup changé depuis que la peine de mort a couronné mes exploits. Actuellement je ne vis plus dans l'angoissante incertitude qui agita mes nuits durant ma prévention. Ma pensée nait alors étreinte sans arrêt par deux obsessions : Le bagne ou la mort ? La mort ou le bagne ?

A cette heure, je suis fixé et à dire vrai la réalité, si noire qu'elle soit, me paraît moins effrayante que ces juges fantastiques que mon imagination se plaisait à faire siéger dans quelques obscurs recoins de ma cellule. J'ai, il me semble, une oppression de moins sur la poitrine. Ma tête est vide. Je ne suppose rien, je n'ai plus rien à prévoir. Vivre, vivre, mais c'est tout un calcul, une acrobatie, une immense difficulté. C'est un ennui de chaque minute. Vivre, c'est encore un pas qu'il faut faire après en avoir fait tant d'autres. C'est une répétition de gestes qui ne tracent rien, qui n'apportent rien et qui chaque jour montrent de plus en plus toute l'immensité du néant.

Je n'ai plus que quelques jours à vivre. Je n'ai plus à penser, à critiquer, à aimer, à haïr même. Ah ! si seulement je n'avais plus ce misérable corps qui tremble lâchement devant sa tombe.

Vous pouvez penser que l'incarcération, la solitude n'ont jamais arrangé la cervelle d'un homme. Vous pouvez croire que la désagrégation d'une cervelle n'est pas d'être encore plus désastreuse quand son possesseur est, comme je le suis, non seulement un simple

dans ses plaines ; je cours sur ses routes, je navigue sur ses mers... Là se situent mes insomnies. Là je m'enfuis... Grâce à mon plafond crevasse, j'ai vécu plusieurs vies et éprouvé des sensations intenses...

Sans fatigue, je m'en vais, chaussant des souliers ferrés, un bâton à la main. Je quitte la Ville Morte. Elle ne m'apparaît bientôt plus que comme un point lumineux dans la nuit. Je lui tourne le dos. Je vais vers les montagnes. A pied sec je traverse le Risolu. Je grimpe le flanc aride d'un mont. Je monte encore. Mon fusil est lourd à porter. Je suis un douanier. Qui est-ce qui se cache derrière ce rocher ? Pas de doute, ce sac de cuir, ces sandales blanches, ces gâchettes de peau de mouton, c'est un contrebandier. Un peu de lune éclaire le paysage. L'homme m'a vu, il sait que je suis là. Lentement j'arme mon fusil. Le dédic du chien le fait fuir. Je m'élanche sur sa trace. Ah ! brigand, je l'aurai, cours, cours, je vais aussi vite que toi. Je souffle, je sue, je vole, je m'approche de lui. Dans la nuit tout son corps s'est estompé. Je ne vois plus devant moi que ses deux sandales blanches qui jurent. J'allonge le bras, je le tiens, non, il a bondi. Qu'ai-je ? Je tombe ? Le vide est autour de moi, mes bras désespérément battent l'air. Pourquoi n'ai-je pas vu, je viens de choir dans le précipice de la grande crevasse.

D'autres fois l'air frais du Lac Sacré me rafraîchit. Mon personnage change : je ne suis plus douanier, mais contrebandier... J'attends Carmen. Elle entend mes pas, reconnaît ma voix et tombe dans mes bras. Les yeux clos, les narines palpitantes, elle me présente ses lèvres aussi rouges qu'une plaie vive. Pour moi, Carmen se met toute nue...

Je me suis donné un nouveau nom : Pedro. C'est sous ce nom que j'aimais Carmen. Un jour elle me demanda pour la rafraîchir d'aller lui chercher un iceberg dans la mer du Croissant. Je suivis pendant très longtemps des chemins tortueux pour y arriver. Longtemps je nageai dans un flot noir et amer. Je réussis enfin à saisir un iceberg flottant. Pour ne pas le laisser échapper, je m'y installai à califourchon. De grandes vagues noires s'ouvraient et se refermaient sur moi. Mon corps ne faisait plus qu'un bloc avec la glace. L'iceberg se renversa. Je connus les affres de la mort, la grande nuit phosphorescente des lits d'algues...

Je revécus peu après dans le désert électrique. J'étais un louareg. Je marchai lentement sur ma bête. De grands palmiers verts, à l'horizon, dans un mirage,

Ainsi Mecistas Charrier, doué d'une imagination qui confinait à la folie, vécut, pleura, souffrit, pendant soixante-dix jours. Il affecta une attitude méprisante le jour de son exécution. Au moment où ses gardiens le remirent au bourreau, il s'écria :

— J'ai l'honneur de vous saluer, M. Deibler.

Quand le procureur de la République l'interrogea :

— Que désirez-vous avant de mourir ?

Il répondit :

— Je voudrais déjeuner, si possible !

On lui apporta un café et deux brioches. Quand il eut fini il ricana :

— Maintenant, poussons une vieille chanson.

Et il entonna la Carmagnole !



Tels furent les récits que me fit Maurice Auban, pitoyable compagnon des condamnés à mort, en cette soirée du Jour de l'An. Il en connaissait d'autres. Que de souvenirs n'avait-il pas emportés de sept années d'existence passées dans la cité des morts-vivants ? Certaines scènes tragiquement vécues prenaient pour son esprit des proportions fantastiques. Je l'eusse écouté, dans la nuit et pendant plusieurs nuits. Mais il fallait nous quitter...

Le croirez-vous, me dit-il, quand je rappelle ces histoires je libère ma pensée d'une obsession dont j'ai peur et que je m'efforce vainement de chasser. Car on ne partage pas impunément, et pour si peu de temps que ce soit, la vie des condamnés à mort !

Nous nous quittâmes. L'aube vint... Par delà les murailles de la prison, ma pensée, escaladant la cité noire, allait jusqu'à la cellule de la septième division ou Laigros, le condamné d'hier, reprenant conscience qu'il existait encore, se préparait à vivre la deuxième journée de l'année nouvelle... 1930 : la côte lointaine lui était apparue. J'entendais sa grosse voix, je voyais son visage boursoufflé dans l'encadrement du guichet.

Chef, le Jour de l'An va peut-être me porter bonheur !

Henri DANJOU.

(Copyright by Detective 1930)

CONDAMNÉS À MORT

Vous ne pouvez pas acheter de lames dans votre salle de bains



N'attendez pas de ne plus avoir de lames Gillette pour en acheter et ne vous exposez pas à sortir sans être rasé d'une façon impeccable.

La qualité de leur acier et le soin apporté à leur fabrication expliquent la supériorité des lames Gillette. 45 % du personnel de l'usine Gillette est employé exclusivement à la vérification des lames. Celles-ci sont tenues constamment à l'abri de tout contact manuel.

Gillette

GILLETTE SAFETY RAZOR S.A.,
3, Rue Scribe, Paris (IX^e)

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES,
TOUS LES PERES ET MERES DE FAMILLE.

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 6.503 : Classes primaires compl., certif. d'études, brevets, C.A.P., professorats, inspection primaire.

Broch. 6.511 : Classes secondaires compl., baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 6.516 : Carrières administratives.

Broch. 6.525 : Toutes les grandes Ecoles.

Broch. 6.529 : Carrières d'ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, forge, mines, travaux publics, architecture, topographie, froid, chimie.

Broch. 6.537 : Agriculture métropolitaine et agriculture coloniale.

Broch. 6.544 : Carrières commerciales administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publicité, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres; carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 6.551 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto.

Broch. 6.558 : Orthographe, rédaction, versification, calcul, écriture, calligraphie, dessin.

Broch. 6.565 : Marine marchande.

Broch. 6.572 : Solfège, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professorats.

Broch. 6.579 : Arts du Dessin (caricature, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, peinture, pastel, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professorats).

Broch. 6.590 : Les métiers de la coupe, de la mode et de la couture (petite main, seconde main, première main, couturière, vendeuse-repasseuse, représentante, modeliste, coupeur, coupeuse, modiste; professorats libres et officiels).

Broch. 6.592 : Journalisme (rédaction, fabrication, administration; secrétariats).

Broch. 6.598 : Carrières du Tourisme.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

A VENDRE Salle à manger moderne en acajou, 1 buffet, 1 table ovale, 6 chaises. S'adresser à DETECTIVE.

Détatouage universel

sans piqure, sans acide. Diplômé 1928. Disparition 8 jours. Méthode, produits pour opérer soi-même. Renseign. T.p.r. Prof. DIOU, 29 bis, Av. de Bobigny, Noisy-le-Sec (Seine).

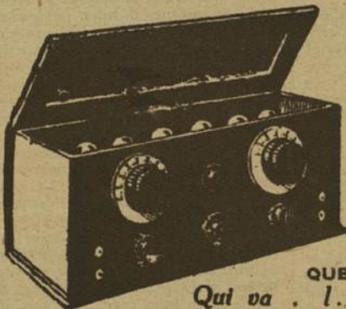
Comparez prix et qualités



**EXPOSITION ANNUELLE
BILANC
AU LOUVRE PARIS
1930**

GRATUITEMENT

**2000
POSTES DE T.S.F.**



SONT DONNÉS
au choix à toute personne qui, dans la huitaine, répondra exactement à notre question et se conformera à nos conditions.



**2000
PHONOGRAPHERS**



QUEL EST CE PROVERBE ?
Qui va . l. ch... p... s. p...
(Remplacer les points par des lettres)

Envoyez d'urgence votre réponse en découpant cette annonce. Joindre une enveloppe timbrée portant votre adresse à :

FABRIQUE de PHONOS et T. S. F. (Service DE), 38, Rue du Vieux-Pont-de-Sèvres, BILLANCOURT (Seine)

MARIAGES honorables riches et p. l. situations
M^{me} TELLIER, 4, r. de Chantilly (très sérieux).

MAIGRIE

entièrement pour être mince et distinguée, ou, à volonté, de l'endroit voulu. Sans rien avaler et facile à suivre. RAFFERMIS LES CHAIRS
LE SEUL SANS DANGER ABSOLUMENT GARANTI
Premiers effets des 1^{er} semaine et durable. Ecrire de notre part à
H. M. STELLA GOLDEN, 47, Bd de la Chapelle, Paris-X^e
qui vous fera connaître gratuitement le moyen.

SOMMER, DÉTECTIVE

Enquêtes avant mariage. Filatures. Recherches 40 fr.
Toutes missions. Paiement après.
Ouvert de 8 h. à 20 heures. Téléphone : Louvre 71-87
5, RUE ÉTIENNE-MARCEL

pour changer vos papiers peints :

**LA GRANDE MAISON
DU
PAPIER PEINT**

18 RUE DU VIEUX-COLOMBIER
Téléph. Litt. 52-42 & 36-51
dernières nouveautés
modèles exclusifs
bon marché
absolu
BIB PARIS (6^e)
Sur simple demande. Album S. franco

Le Présent et l'Avenir n'ont pas de secret pour Thé-
VOYANTE rèse Girard, 78, av. des Ternes,
de la cour, 3^e ét. Paris. Consultez-la,
vos inquiétudes disparaîtront. De 2 à 7 h. et p. cor.

M^{me} ROSINE Medium Oriental. Reçoit t. l. j. 16, r. Baron, Paris
17. 3^e a d. Métro Marcadet-Balagny et Brochant

M^{me} PREVOST Avenir prédit, date juste. étonne par
ses cons. Prix modérés. Correspond
37, r. N. D. de Nazareth, Pl. Républ. 1^{er} cour esc. dr. 3^e ét.

M^{me} SÉVILLE VOYANTE
100, rue St-Lazare, PARIS (9^e). — Cartomancie, graphologie, médium. reçoit t. l. j. de 10 h. à 19 h., jeudis exceptés. — Par correspondance : 15 fr.

LA CÉLÈBRE M^{me} DANIEL
Cartomancie, Astrologie, T. l. j. Par corr. 15 fr. 50 mandat
13 Rue Saussier-Leroy, PARIS (17^e) rez-de-chaussée

les canonniques

Roman de mystère par Étienne GRIL

CHAPITRE PREMIER

La mort de Lafilatte

DANS l'express, qui devait les déposer à Vernon à 14 heures 13, Carline, de l'Éclair, et Jacques Bertal, de la Quotidienne, étaient tombés d'accord : les deux journaux ne savaient à quoi employer leur argent et les deux chefs d'informations avaient reçu un coup de bambou pour expédier deux de leurs meilleurs reporters sur une affaire qui ne valait pas que l'on se dérangeât d'ici à là et que les correspondants auraient dû liquider au mieux.

Les correspondants se réduisaient d'ailleurs à un seul, qui alimentait les deux journaux, sans même tenter de varier les deux versions des mêmes faits qu'il jugeait dignes des grands quotidiens parisiens ; le matin même, à neuf heures, il avait expédié aux deux journaux cette dépêche :

Ce matin, à l'hôpital de Vernon, on a découvert le cadavre d'un domestique, Yvon Lafilatte, auprès de son fils Adrien, qui était en traitement.

Tandis que le père jouissait d'une excellente santé, les médecins désespéraient de sauver l'enfant. Or celui-ci, qui dormait lorsqu'on pénétra dans la pièce et qu'on découvrit le corps de son père, s'est réveillé complètement guéri.

L'autopsie aura lieu cet après-midi. Dois-je vous expédier un compte rendu détaillé ? Quelle longueur ? Marsal.

Querlet, chef des informations de l'Éclair, avait appelé Carline.

— Il n'y a dans cette affaire, dit-il, qu'un point curieux : cet enfant malade, qui ressusait, et le père, qui meurt subitement ; Marsal nous enverra cent ou deux cents lignes, sèches comme un coup de trique. Vous allez filer à Vernon et me faire de l'émotion en poussant à fond le tragique du tableau. Tâchez de trouver un photographe sur place ; j'enverrai un cycliste ce soir à dix heures à Saint-Lazare pour prendre les plaques en hors sac ; nous les développerons ici...

Si Carline était parti sans murmurer, il se rattrapait maintenant.

— Allez donc fabriquer du tragique avec une mort naturelle... Au fait, c'est à Vernon qu'est mort Lucien Bruillard.

— De la Dépêche ?

— Oui ! Ce que le temps passe ; il y a déjà dix ans de cela.

— Je faisais un reportage en Italie à l'époque... Il est mort à Vernon ?

— Oui, subitement, sur le quai de la gare... Bertal plaisanta :

— On meurt donc si subitement, à Vernon. Dommage que le train ne s'arrête pas à Mantes ; je ferais demi-tour...

— Je n'avais pas pensé à faire un rapprochement, reprit Carline. D'ailleurs, ça n'a pas d'importance, puisque nous ne pouvons pas, décidément, à propos de la mort de ce Lafilatte, faire état de celle de Bruillard... C'était un bon confrère...

— Je ne l'ai guère connu. De quoi est-il mort ?

— Je ne me rappelle plus au juste, d'apoplexie, autant que je m'en souviens. Le médecin légiste, après autopsie, a délivré aussitôt le permis d'inhumer. Nous étions une dizaine de confrères à faire le reportage... Ça nous a donné le cafard de voir un des nôtres zigouillé aussi bêtement... Moi, je n'ai même pas voulu voir son corps...

— Et sa femme, qu'est-elle devenue ?

— Je ne sais pas. Nous avons fait une souscription pour elle... Elle a dû filer en province, car nous ne l'avons plus vue...

Les deux journalistes eurent la surprise de trouver sur le quai de la gare leur correspondant, qui les attendait et qui se répandit aussitôt en protestations amères.

— L'autopsie a lieu à trois heures... je vous emmène à l'hôpital... Vos canards ne sont tout de même pas chics, pas plus l'Éclair que la Quotidienne ; ils ne passent pas la dixième partie de la copie que je leur envoie et, quand il y a une affaire, ils vous mettent dessus...

— C'est donc une affaire ? demanda Carline.

— Cette situation étrange du fils guérissant à côté du père mort...

— Ah ! bon ! rien de mystérieux ?

— On ne pense pas. On autopsie pour la forme... Le médecin légiste pensait bien qu'il n'y avait pas lieu de s'arrêter à la mort de Lafilatte ; il était arrivé une heure d'avance, et quand les trois journalistes pénétrèrent dans l'hôpital, ils n'eurent qu'à enregistrer ses déclarations, sans attendre.

— Je vais pouvoir reprendre le train de quatre heures pour Paris, dit Bertal.

— Au point de vue légal, expliqua le médecin, il n'y a rien : cet homme est mort d'apoplexie...

— Pourquoi dites-vous au point de vue légal ? demanda Carline.

— Parce que au point de vue pathologique, il y a un curieux phénomène d'apoplexie double, pulmonaire et cervicale... D'ordinaire, c'est l'un ou l'autre...

Le médecin était un gros homme affable, qui ne demandait qu'à perdre une demi-heure avec les journalistes et qui les conduisit lui-même dans la chambre où on avait trouvé le corps de Lafilatte.

L'enfant était toujours là, sur le lit, mais habillé ; on le garderait à l'hôpital pour l'observer pendant quelques jours ; une fiche, à la tête de son lit, indiquait qu'il avait dix ans, bien qu'il en parût sept tout au plus ; c'était un pauvre petit gosse malingre, au visage souffreteux, qui était entré à l'hôpital pour une fistule à la poitrine et qui, en dépit de soins constants, déprimait. Le regard sans éclat était d'un dégénéré et inintelligent.

À côté du lit, sur une chaise et tenant la main de l'enfant, il y avait un homme d'une quarantaine d'années auquel le médecin et Marsal serrèrent la main en l'appelant M. Berken.

Les journalistes eurent la pudeur de ne pas poser de questions à l'enfant, qui, d'ailleurs, n'avait rien compris à ce qui lui arrivait.

— Je crois que je me chargerai de lui, dit M. Berken au médecin, qui l'interrogeait sur ce qu'il comptait faire.

Bertal et Carline apprirent ainsi que M. Berken était le patron de Lafilatte, et à la considération dont il jouissait auprès de leurs deux compagnons

vernonnais, ils jugèrent qu'il devait être une notabilité de la ville.

Ils lui demandèrent de bien vouloir les accompagner dans le couloir pour répondre plus librement que devant l'enfant aux quelques questions qu'ils désiraient lui poser. M. Berken se prêta de bonne grâce à l'interview et accompagna les trois journalistes hors de la chambre. Lorsqu'il était assis, il faisait figure d'homme normalement constitué ; mais debout, il paraissait plutôt malingre, avec sa maigre barbe, sa poitrine étroite, ses mains osseuses et ses pieds immenses ; il souffrait aussi d'une légère claudication.

Yvon, dit-il en répondant aux questions que lui posait Bertal, était à mon service depuis sept ans. C'était un bon domestique. Il est entré chez moi à la mort de sa femme ; et le petit Adrien avait alors trois ans... Hier soir, Yvon a quitté la maison à neuf heures ; il était inquiet pour son enfant et j'avais pu lui obtenir l'autorisation de veiller celui-ci. Sans être précisément tort, il jouissait d'une bonne santé et, depuis qu'il était à mon service, il n'avait jamais été malade... De quoi est-il mort, docteur ?

Le médecin était sorti de la chambre à son tour, après avoir fait parler l'enfant, et il avait rejoint le groupe.

— Apoplexie, répondit-il.

— Je croyais qu'il avait cédé l'Asile des Quatre-Vents et qu'il quittait Vernon ?

— Lui ? Il ne quittera jamais Vernon. Pour en revenir à madame Berken, le docteur Reipot croit vraiment arriver à la guérir par le système des courtes surveillances...

— Qu'entendez-vous par courtes surveillances ? demanda Carline.

— Tous les six ou huit semaines, madame Berken va passer quelques jours à l'Asile des Quatre-Vents, pour y être surveillée... Elle se prête de bonne grâce à cette formalité... Ce n'est pas une excitée... Berken se console de l'état de sa femme et de n'avoir pas eu d'enfants, en s'occupant des déshérités...

Ils arrivaient en vue du passage à niveau, dont les barrières étaient fermées ; Bertal poussa un cri et se mit à détalier en criant :

— Au revoir ! Pense à mes photos, Carline.

Le train arrivait en gare et il l'eut de justesse.

Le médecin et les deux journalistes s'approchèrent du passage à niveau et regardèrent le train passer.

— Ça me fait penser, dit le médecin, que je n'ai connu, personnellement, qu'un autre cas d'apoplexie double, il y a une dizaine d'années... Un journaliste de Paris, précisément...

— Bruillard...



...Une femme, mince silhouette noire, apparaissait.

— Je croyais qu'il n'y avait que les gens très sanguins qui risquaient de mourir d'apoplexie...

— Erreur profonde, cher monsieur Berken ; on peut parfaitement être foudroyé sans peser cent kilos...

M. Berken rentra dans la chambre, tandis que le médecin et les trois journalistes gagnaient la sortie de l'hôpital.

— Quel brave homme ! dit le médecin... Son domestique disparaît et il pense aussitôt à adopter le gosse... Un curieux cas de consommation, cet enfant... On a d'abord cru que sa fistule, qui paraissait guérie après opération, lui jouait un sale tour... Mais il n'avait pas de température...

À la radiographie, rien... Et le gosse s'en allait, en dépit de tous les régimes... Vous l'avez vu ?

— Il ne m'a pas paru très brillant ! répondit Carline.

— Eh bien ! c'est le jour et la nuit. Aujourd'hui il crève de bonne santé, pour ceux qui l'ont vu avant la mort du père...

— Vous croyez, docteur, que monsieur Berken va l'adopter vraiment ? demanda Marsal.

— L'adopter, non, mais il s'occupera de lui... D'autres s'occupent des chats galeux et s'apitoient sur les chiens enragés... Lui préfère s'occuper des gosses et des hommes mal fichus... C'est vraiment un cœur d'or...

Bertal tira sa montre.

— Mon vieux, dit-il à Carline, je ne veux pas rater mon train de quatre heures. Je ne pense pas que tu vas t'éterniser ici ?

— Querlet m'a demandé des photos ; il faut que je m'en occupe...

— C'est embêtant, si vous donnez des photos, il faut que j'en rapporte aussi... C'est encore un coup de sept ou huit heures...

— Si tu veux prendre ton train, dit Carline, ne te gêne pas ; tu pourras faire prendre une épreuve ce soir à l'Éclair...

— Tu es tout de même chic, Carline. Je te remercie. Au revoir, Marsal ; j'espère que vous ne reverrez pas de dix ans. Excusez-moi, docteur... La gare, c'est de ce côté ?

Oui, au milieu de la rue d'Albuféra. Ce n'est pas la peine de vous dépêcher ; vous ne raterez pas votre train ; je vais de ce côté-là...

Ils allongèrent tout de même le pas, La conversation revint sur Berken.

— Sa femme est toujours folle ? demanda Marsal.

— Oui, répondit le médecin. J'ai rencontré hier le docteur Marc Reipot...

— C'est dommage, conclut Carline en ouvrant la porte, qu'on ne puisse pas faire état de ces deux morts foudroyantes semblables... Décidément, on ne peut pas le faire, à cause de Bruillard...

Ils reprirent avec le photographe le chemin de l'hôpital, pour tirer deux photos de la chambre où l'on avait trouvé le corps de Lafilatte, et une de l'enfant, qui avait un sourire idiot. M. Berken n'était plus là.

À la sortie, Marsal, à son tour, abandonna Carline, qui s'en retourna rue d'Albuféra avec le photographe.

— J'ai un train à cinq heures et demie, dit le reporter ; je vais essayer de le prendre... On développera les plaques au journal... C'était d'ailleurs convenu... Querlet les aura plus tôt, tout simplement.

Mais, avant d'arriver à la boutique, il s'avisa que c'était maigre comme photos...

— Je ne peux pourtant pas photographier la mairie. Si je tenais le monsieur Berken, je lui demanderais l'autorisation de mettre sa tête de bienfaiteur dans le journal... Vous le connaissez, vous, monsieur Berken ?

— Je le connais, oui, pour l'avoir vu quelques fois ; on dit que c'est un cœur d'or...

— C'était ce que me disait le médecin... Eh bien ! j'ai une bonne idée. Nous allons filer prendre une photo de sa maison... Querlet la mettra au panier, selon son habitude, mais je lui aurai du moins fourni la quantité... Vous savez où il habite, monsieur Berken ?

— Oui, de l'autre côté de la Seine, à Vernonnet, une villa sous le camp des Romains...

— C'est curieux comme je rencontre des camps des Romains dans mes déplacements. On y va ?

— Si vous voulez...

Ils passèrent devant la boutique sans s'arrêter, descendirent la rue jusqu'à la Seine qu'ils traversèrent sur le grand pont et entrèrent dans Vernonnet.

Ils s'engagèrent dans un chemin latéral. Une falaise s'élevait à pic à deux cents mètres à gauche.

— Je parie que c'est ça le camp des Romains, dit Carline. C'est partout la même chose.

— C'est ici, dit le photographe après dix minutes de marche. Il vaut mieux sonner, à cause des chiens, s'il y en a.

La propriété de M. Berken s'adossait à la falaise ; elle avait environ cinq mille mètres de superficie et était close à droite et à gauche par un mur de briques de deux mètres de haut ; sur le devant, le mur était très bas et était surmonté d'une grille. Derrière celle-ci, la vue était arrêtée par une haie de lauriers et des arbres ; il fallait aller jusqu'à la porte pour apercevoir, entre les barreaux, la maison presque au fond de la propriété.

À première vue, celle-ci paraissait assez négligée ; les arbustes n'étaient pas taillés et l'herbe poussait au milieu de l'allée qui conduisait à la maison.

Carline appuya sur le bouton de la sonnette et tendit l'oreille ; il n'entendit rien.

— C'est peut-être détraqué, dit-il ; entrons.

Ils entrèrent ; ils n'étaient pas arrivés à mi-chemin, que la porte principale s'ouvrait et qu'une femme, mince silhouette noire, apparaissait.

— C'est madame Berken, dit le photographe.

— Attention, souffla Carline, le médecin m'a dit qu'elle était folle.

— À ce qu'il paraît. Elle n'est pas dangereuse.

Cependant le journaliste s'était découvert et s'avancait vers madame Berken, suivi du photographe.

— Madame, commença-t-il...

Il resta la bouche ouverte, interrogea du regard son compagnon, puis il reprit avec hésitation :

— Mais vous êtes madame Bruillard ?

— J'étais madame Bruillard, répondit la femme ; je suis maintenant madame Berken...

Elle répondait d'un ton très calme. Elle avait dû être jolie, dans le genre blond et frêle ; il en restait quelque chose, mais le visage s'était aminci et se creusait aux joues ; les yeux bleus ne trahissaient nullement le trouble de l'esprit.

— Vous ne me reconnaissez pas ? demanda le journaliste.

— Si, monsieur Carline, je vous reconnais très bien. Vous n'avez pas changé depuis dix ans... C'était monsieur Berken que vous désiriez voir ?

— Oui, madame, je désirais prendre une photographie de la maison, pour l'Éclair...

— Vous êtes sans doute venu pour une enquête au sujet de ce pauvre Yvon ?

— Précisément, madame... Nous avons pris des photos à l'hôpital. J'ai pensé qu'une vue de la maison où il était employé serait peut-être intéressante...

— En effet. Je ne crois pas que monsieur Berken puisse faire d'objections, quoiqu'il n'aime pas se signaler à l'attention... Enfin, je prends la responsabilité de la chose... Le mieux serait de prendre une photo du coin, là-bas, à gauche... Vous ne serez pas gêné...

Elle le précéda elle-même et les entraîna à travers les herbes folles jusqu'à un carré de terre fraîchement retournée ; le photographe sortit son appareil, visa la maison, qui se présentait en biais ; c'était une construction allongée, une ancienne ferme, avec trois portes s'ouvrant au ras du dallage qui entourait la maison ; on l'avait surélevée d'un étage après coup. Les portes et les contreforts des fenêtres étaient en bois massif, épais, sans autre ouverture qu'une petite lune, dans le haut.

Le photographe se déplaça de trois mètres à gauche et mit le pied sur le carré de terre retournée. madame Berken se précipita et le tira par le bras.

(A suivre.)

LES 3 ENIGMES

Grand concours hebdomadaire

Le gagnant du prix de 10.000 francs en espèces

est M. GRANGEON Léon

Bureau de l'Enregistrement, Saint-Bonnet-de-Joux (Saône-et-Loire)

qui a totalisé 80 points.

Nous avons décidé d'attribuer en outre un prix à tous les concurrents totalisant un nombre de points dépassant 50.

En voici la liste :

- 2° prix : 1.500 francs M. Raybaut, 126, boulevard Raspail, Paris (73 points).
 3° prix : 750 francs M. Catuffe Jean, 30, rue du Pernet, Toulon (62 points).
 4° prix : 500 francs M. Curie Georges, Hôtel Salambo, 6 rue de Grèce, Tunis (57 points).
 5° et 6° prix : 250 francs M. Bourgarel Alexandre, 51 rue Goudard, Marseille (55 points).
 M. Ducret, villa Amédée, rue Georges 1^{er}, Aix-les-Bains (55 points).

Le plus fort tirage des illustrés du Monde

3^e Année - N° 62

1 FR. 25 - TOUS LES JEUDIS - 16 PAGES

2 Janvier 1930

DÉTECTIVE

Le grand hebdomadaire des faits-divers

Nuits de Montmartre



...Fred, le maître d'hôtel, lui glissa un paquet dans la main.

(Ce sont maintenant les secrets et les crimes des marchands de drogue que J. KESSEL découvre dans son passionnant reportage, en pages 8 et 9.)